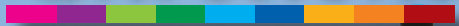


Unité *des Chrétiens*



Libertés

Unité des Chrétiens

N° 188 – Octobre 2017

ADMINISTRATION

Revue trimestrielle éditée par
l'association UADF
58 avenue de Breteuil - F-75007 Paris

Directeur de la publication :
Emmanuel GUGAUD

Mise en page : editions-fleursdelettres.com
Impression : www.marnat.fr

CPPAP : 0919 G 82028
ISSN : 1248 9646
Dépôt légal à parution

RÉDACTION

Directeur de la rédaction :
Emmanuel GUGAUD

Directeur adjoint de la rédaction :
Ivan KARAGEORGIEV

Comité interconfessionnel de rédaction :
Emmanuel GUGAUD (catholique),
Matthew HARRISON (anglican), Ivan KARAGEORGIEV
(orthodoxe), Pierre de MAREUIL (évangélique),
Serge SOLLOGOUB (orthodoxe), Michel STAVROU
(orthodoxe), Jane STRANZ (protestante),
Philippe SUKIASYAN (arménien apostolique).

Relecture : Dominique DEVILLERS

redaction@revue-unitedeschretiens.fr

ABONNEMENTS

- France et Union européenne : 28 €
- Autres pays : 32 €

Envoyez vos coordonnées (prénom, nom,
adresse, téléphone) sur papier libre et
votre chèque à l'ordre de UADF-UDC à :
Unité des Chrétiens
58 avenue de Breteuil
F-75007 Paris
Tél : 01 44 39 48 48
gestion@revue-unitedeschretiens.fr

Virements :

Domiciliation : CIC Paris Bac
IBAN : FR763006 6100 4100 0105 6260 251
BIC : CMCIFRPP
Préciser : « frais partagés »

VENTE PAR CORRESPONDANCE

Tous pays : 10 € le numéro
(Frais d'expédition compris)

Titres et inter-titres de la rédaction

Photo couverture : stock.adobe.com

ÉDITORIAL

- 3 **Libérer la liberté !**
Emmanuel GUGAUD

ESSENTIEL

- 4 **Le Groupe national de conversations catholiques-
évangéliques invite à l'évangélisation commune**
- 5 **Semaine de prière pour l'unité chrétienne 2018**
Anne-Noëlle CLÉMENT

CÉCEF

- 6 **Offrandes de la Semaine de prière pour l'unité
chrétienne 2018**

DOSSIER - Libertés

- 7 **Le Christ : quelle libération ?**
Étienne GRIEU
- 11 **« C'est pour la liberté... »**
Jacques BUCHHOLD
- 14 **Vous avez dit « liberté » ? Quelques réflexions**
Katharina SCHÄCHL
- 18 **Être libéré et vivre pour le Seigneur**
Serge HOLVOET
- 22 **Liberté chrétienne comme être ecclésial**
Constantin DELIKOSTANTIS
- 25 **La liberté chrétienne des entrepreneurs**
Anne DUTHILLEUL & Gérard LACOUR

RENDEZ-VOUS

- 28 **Rendez-vous avec le cardinal Kurt Koch**

JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ

- 33 **Juin, juillet, août 2017**

AGENDA

Libérer la liberté !

Environ 92 400 000... C'est le nombre d'occurrences proposées par le moteur de recherche internet Google pour le mot « liberté » ! Dans notre société de démocratie libérale et d'économie de marché, cette notion est plus que jamais exaltée comme la réalisation plénière de l'être humain. La liberté est désirée, promue, recherchée, objet de tous les efforts et de tous les désirs. On la rêve, on la chérit, on l'espère, on la regrette, on la préfère à tout, on lui sacrifie beaucoup. La liberté est devenue l'étalon de notre degré d'épanouissement. Son contraire est la dépendance, crainte et refusée car identifiée à une perte d'autonomie. Bref, jamais Paul Éluard n'aurait imaginé pouvoir vraiment partout écrire son nom¹. Cette omniprésence, et omni-prégnance, de la liberté pose la question de sa signification. Devant tant d'engouements, il est important de la définir. Plus encore, il convient que cette définition recueille l'approbation de tous. Sinon, une telle quête peut devenir le blanc-seing de l'égoïsme de chacun. Nous savons bien que la liberté ne saurait se confondre avec l'assouvissement de ses envies, sous peine de subir l'asservissement à ses instincts. La liberté peut aussi souvent être confondue avec le libre arbitre, cette possibilité de choisir entre le bien et le mal. Or le mal engendre la dépendance donc l'aliénation de la liberté. Si beaucoup d'expériences modernes de la libération ont abouti à de nouvelles formes d'esclavage social et psychologique, c'est d'abord parce que la vérité humaine de la liberté n'a pas été reconnue, au départ, selon sa juste mesure.

Nous le voyons : la définition de cette notion est complexe. De plus, il convient de se poser sans cesse la question de Georges Bernanos : *la liberté, pour quoi faire*² ? En effet, la liberté n'est jamais un en-soi, c'est-à-dire une idée se suffisant à elle-même de manière abstraite. Notre désir d'être libre nous limite souvent à cette perspective réductrice. Nous pensons à la libération de quelque chose, beaucoup moins à la liberté en vue de quelque chose.

Dans le livre de l'Exode, le peuple d'Israël est libéré de l'esclavage d'Égypte. Cependant, il se détourne du vrai Dieu pour adorer le veau d'or, salivant au souvenir des fritures égyptiennes. Le don de la Torah inscrit la liberté

dans l'alliance avec Dieu. À cet effet, la tradition judéo-chrétienne prend soin de distinguer la liberté et la libération. L'être du Dieu vivant et aimant est un être de liberté. Dieu seul est libre. En Dieu, liberté et souveraineté sont intimement liées. Il lui plaît d'être notre Dieu et de prendre notre cause en main. Fragile, l'être humain doit toujours devenir libre, être libéré de ce qui lui fait du mal. Aussi, si la liberté est le propre de Dieu, la libération nous concerne tous profondément. Jésus-Christ vient libérer la liberté !

Plus que jamais, nous faisons nôtre l'exclamation de Moïse et des fils et filles d'Israël : « Le Seigneur est ma force et ma louange. Il mon libérateur ! [...] Ta main droite, Seigneur, éclatante de puissance » (Ex 15, 2 ; 6). S'inspirant de ce verset, les chrétiens des Caraïbes adressent à tous les baptisés cet appel. Ils l'ont choisi pour thème de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne du 18 au 25 janvier 2018. Durablement traumatisés par l'esclavage colonial, les chrétiens saluent leur délivrance comme l'action de la main de Dieu. Nous lisons le passionnant dossier réalisé par le Centre Unité Chrétienne de Lyon, en même temps que nous commanderons le matériel pédagogique. En vue de préparer la Semaine 2018, *Unité des Chrétiens* souhaite faire résonner ici les différentes dimensions théologiques du thème de la liberté, vous offrant les exposés de théologiens de différentes confessions chrétiennes dans l'analyse de leurs traditions.

Dans son mystère pascal, le Christ fait tomber tous nos jougs. Il ne nous appelle plus serviteurs mais amis (Jn 15, 15). Nous ne sommes plus liés les uns aux autres par les chaînes des esclaves mais par le lien de l'amour fraternel. L'unité des chrétiens devient signe de cette libération !

Père Emmanuel GOUGAUD



© Stéphane Ouzounaff / CIRIC

1 Paul ÉLUARD, *Œuvres complètes*, tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 1608. Il s'agit du célèbre poème : « Liberté, j'écris ton nom ».

2 Georges BERNANOS, *La liberté, pour quoi faire ?*, Paris, 1953¹.

Le Groupe national de conversations catholiques-évangéliques invite à l'évangélisation commune

Le 14 septembre 2017 a été présenté à l'église évangélique de la Bonne Nouvelle à Mulhouse le livre *Évangéliser aujourd'hui. Des catholiques et des évangéliques s'interpellent*¹, seconde publication du Groupe national de conversations catholiques-évangéliques.



Le pasteur Gordon Margery et monseigneur Christian Kratz, co-présidents du Groupe de conversation lors de la présentation du livre.

Après *Regard sur le protestantisme évangélique en France de 2008*², 2017 voit la publication d'*Évangéliser aujourd'hui*. Ce petit ouvrage explore quatre thèmes essentiels : l'évangélisation, la conversion, le salut et le baptême. Pouvons-nous évangéliser ensemble ? Pour certains, la réponse, positive ou négative, est une évidence tandis que d'autres

se questionnent. Ces quatre sujets constituent des différences encore séparatrices entre catholiques et évangéliques. Sans nier les divergences et les difficultés de communion, la lecture de ces quatre chapitres permet d'entrer dans une compréhension bienveillante et de cheminer dans la vérité et l'amour. Ce livre constitue ainsi une excellente base pour tous les catholiques et les évangéliques qui sou-

haitent entrer dans un dialogue fraternel pour devenir ainsi davantage disciples du Christ.

E. G.

Depuis bientôt 20 ans, à l'échelle nationale, un groupe de six catholiques et six évangéliques se rencontre trois fois par an. Mandatés par la Conférence des évêques de France et le Conseil national des évangéliques de France, les membres de ce Groupe souhaitent réciproquement mieux connaître la tradition théologique, la vie spirituelle et la pastorale de ces deux familles chrétiennes. Dans une fraternelle bienveillance, ils se questionnent mutuellement sur leur fidélité à Jésus-Christ. Ils expéri-

mentent que le Christ qui les rassemble est plus fort que tout ce qui pourrait les diviser. Catholiques et évangéliques vivent deux histoires, deux identités, et un seul Seigneur, Jésus-Christ. Quelles sont leurs convergences, leurs différences ? Qu'est-ce qui relève des idées reçues et de la caricature ? Qu'est-ce qui pose de réels problèmes ? Dans la France d'aujourd'hui, ne devraient-ils pas faire cause commune ? Jusqu'où peuvent-ils se faire confiance ?



¹ Paris, Salvator / Excelsis, 2017.

² Le texte est publié dans la revue *Documents Épiscopales* (n° 8 - 2006). Pour une brève présentation du document voir : *Unité des Chrétiens*, n° 144, octobre 2006, p. 42.

« Le Seigneur est ma force et ma louange, il est mon libérateur » (Ex 15,1-21)

Comme si nous avions traversé la mer Rouge...

Les Églises des Caraïbes nous invitent à prier pour l'unité avec un thème issu du cantique de Moïse et Myriam en Ex 15,1-21 : « Le Seigneur est ma force et ma louange, il est mon libérateur ». Ce chant de louange célèbre la libération de l'esclavage en Égypte et la victoire de la main de Dieu sur les ennemis des Hébreux. Augustin voyait dans le passage de la mer Rouge une figure du baptême et dans la mort des Égyptiens la destruction des péchés :

« Nos ennemis, ceux qui nous poursuivaient dans notre fuite, à savoir nos péchés, ont été submergés et anéantis dans le baptême, tout comme les Égyptiens ont été engloutis dans la mer ! »¹

Ce récit et ce cantique sont toujours utilisés dans le culte juif comme dans la liturgie chrétienne de nos Églises.

Les chrétiens des différentes Confessions présentes dans les Caraïbes, marqués par leur passé colonial, voient la main de Dieu active dans la fin de l'esclavage qui a marqué leur histoire. Christ, par sa mort sur la Croix, nous a libérés des chaînes du péché. Cependant, de nouvelles formes d'esclavage moderne et d'addictions de toutes sortes menacent d'asservir à nouveau les êtres humains créés à l'image de Dieu partout dans le monde. Qui brisera ces chaînes ? Qui dénouera ces liens de servitude ?

La main de Dieu a libéré son peuple de l'esclavage en donnant espérance et courage aux Hébreux. Elle continue d'apporter espérance

et courage aux chrétiens des Caraïbes. Les Églises témoignent de cette espérance commune en travaillant ensemble, en particulier auprès des plus pauvres et des personnes rejetées par la société. Cette expérience de l'action de salut de Dieu, passage de l'esclavage à la liberté, construit le peuple de Dieu, unit tous les chrétiens au Christ et entre eux. Nous sommes reliés par les nouveaux liens de l'amour et de la communion dans l'unique Corps du Christ. Invoquant l'Esprit de liberté, en cette Semaine de prière pour l'unité chrétienne, nous nous tournons vers le Père : Père, unis-nous tous, fais de nous des signes de libération et de réconciliation de la famille humaine dans le Christ. Des chrétiens divisés ne peuvent pas être ces signes !

Anne-Noëlle CLÉMENT
directrice du centre œcuménique
Unité Chrétienne, Lyon

➤ Outre le site unitechretienne.org pour de plus amples informations vous pouvez également suivre la page facebook : [semaineunite](#).

Semaine de prière pour l'Unité Chrétienne



➤ Voir p. 21 la liste des outils pour vivre cette Semaine.

¹ SAINT AUGUSTIN, *Commentaire du Psaume 113A*, 4, trad. par M. Dulaey, BA 66, p. 291 (pour la traduction française).

Semaine de prière pour l'unité chrétienne 2017

À la suite de la recommandation du CÉCEF pour la Semaine de prière pour l'unité chrétienne 2017¹ et par l'intermédiaire du centre Unité Chrétienne, ayant centralisé l'ensemble des dons, 37 000 euros ont été récoltés au profit du Conseil des Églises du Moyen-Orient [*The Middle East Council of Churches* : MECC]. Réunissant la plupart des confessions chrétiennes de la région, le MECC intervient essentiellement auprès des familles les plus démunies déplacées par la guerre au Liban, en Jordanie et en Syrie.

¹ Cf. *Unité des Chrétiens* n° 184, octobre 2016, p. 38.

Offrandes de la Semaine de prière pour l'unité chrétienne 2018

Au cours de son assemblée de printemps chaque année, le Conseil d'Églises chrétiennes en France (CÉCEF) – qui rassemble des responsables de toutes les familles ecclésiales – discute des destinataires possibles pour les offrandes recueillies pendant la Semaine de prière pour l'unité chrétienne (18-25 janvier). Les organisateurs de célébrations œcuméniques gardent toute liberté de faire un autre choix en fonction de besoins locaux dont ils auraient connaissance, ou d'envoyer les dons à un organisme qu'ils soutiennent régulièrement, tel que l'Association œcuménique pour la recherche biblique, l'Association pour l'unité des chrétiens...

Communiqué du Conseil d'Églises chrétiennes en France

Quand les chrétiens reprennent le cantique de Moïse et de Myriam : « Le Seigneur est ma force et ma louange, il est mon libérateur » (Ex 15,2) ils témoignent aussi de leur expérience de l'action de salut

et de libération de Dieu : libération de l'esclavage qui a marqué l'histoire des chrétiens des Caraïbes qui ont choisi le thème de cette année, mais aussi libération de toutes les formes d'esclavage moderne et d'addictions qui menacent à la fois la société et la planète.

À l'occasion de la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens 2018, les responsables d'Églises chré-

tiennes invitent les baptisés unis dans l'Esprit et sauvés par le Christ à adresser leur louange au Dieu créateur et libérateur. Le CÉCEF recommande que les offrandes recueillies au cours des célébrations contribuent à la mise en place d'un label « Église verte » qui vise à favoriser la conversion écologique des paroisses et communautés locales.

www.cecef.fr

Label Église verte

Dix ans après la mise en place du temps pour la création (1^{er} septembre – 4 octobre) du rassemblement œcuménique de Sibiu, les Églises chrétiennes en France ont décidé d'inscrire le soin de la création dans la durée en lançant un label Église verte. Cet outil national est à disposition de toutes les paroisses et églises locales souhaitant démarrer ou renforcer leur conversion écologique. Le label s'appuie sur les expériences acquises dans divers pays (Suisse, Royaume-Uni, Canada, Allemagne...).

L'outil est à découvrir, à partir du mois de janvier 2018, via le site internet egliseverte.org, il propose un éco-diagnostic en ligne pour « se situer » et progresser d'année en année. Ce diagnostic a été testé en 2017 auprès de 10 églises pionnières et perfectionné pour s'adapter à la diversité des communautés. Des 'fiches pratiques' permettent de disposer de 'boîtes à outils' pour mettre en place des projets et des 'retours d'expériences'.

Église verte est une initiative portée par la Conférence des évêques de France, la Fédération protestante de France, l'Assemblée des évêques orthodoxes de France et le Conseil d'Églises chrétiennes en France. Le CCFD-Terre solidaire, le CERAS, le Secours catholique co-pilotent le projet. L'association A Rocha et le cabinet de conseil A.V.E.C. en assurent l'animation. Pour soutenir financièrement la mise en place et le fonctionnement du label, nous vous proposons d'envoyer vos dons à l'ordre d'« A Rocha » en spécifiant « Église verte » au dos du chèque :

Label Église verte, A Rocha, route de Coste basse, 13200 ARLES
A ROCHA CREDITCOOP AMIENS
42559 00063 41020044511 clé Rib 81
IBAN : FR 76 4255 9000 6341 0200 4451 181

Prier le Notre Père dans les célébrations œcuméniques

Après concertation entre ses différents membres¹, le Conseil d'Églises chrétiennes en France (CÉCEF), recommande que lors des célébrations œcuméniques qui auront lieu à partir de l'Avent 2017, la sixième demande du *Notre Père* soit ainsi formulée : « et ne nous laisse pas entrer en tentation ».

Pasteur François CLAVAIROLY – Métropolitain EMMANUEL – Mgr Georges PONTIER *Coprésidents*

¹ S'exprimant notamment par la décision du bureau du CÉCEF du 21 février 2015 (cf. *Unité des Chrétiens* n° 178, avril 2015, p. 5) et l'adoption de la nouvelle traduction catholique du *Notre Père* par le synode de l'Église protestante unie de France à Nancy – 5-8 mai 2016 – (*Unité des Chrétiens* n° 183, juillet 2016, pp. 31-32).

Libertés

Le Christ : quelle libération ?

Jésuite, le père Étienne Griefu est docteur en théologie, agrégé de géographie, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de théologie, président du Centre Sèvres, Facultés jésuites de Paris. Dans cet article, aussi dense que limpide, il fait dialoguer exégèse, philosophie et théologie. La liberté prend sa source dans le dialogue authentique avec l'autre. À la suite de Karl Rahner et de Pierre Teilhard de Chardin, il déploie le « milieu divin » comme la coresponsabilité des libertés individuelles. Il nous invite à devenir ainsi compagnon de Jésus !

La foi chrétienne libératrice ? On peut gager que la plupart de nos contemporains n'associeraient pas ces termes sans difficulté. La culture contemporaine reste en effet l'héritière du mouvement des Lumières et de son projet d'émancipation de l'humanité qui avait en ligne de mire les autorités prétendant penser à notre place et régir notre vie. Or, au premier rang de ces autorités, il y avait les Églises. Aujourd'hui, le grand récit de l'émancipation continue d'opérer ; c'est lui qui est au fondement des lois sociétales visant à ce que chacun puisse disposer de lui-même et se positionner de son propre chef vis-à-vis des éléments structurant notre imaginaire commun. Lorsque ce projet se traduit par la libéralisation de l'avortement, l'autorisation de la GPA, la possibilité de l'euthanasie, et peut-être demain par le transhumanisme, les Églises y résistent comme elles peuvent, prenant cependant le risque d'être « ringardisées », c'est-à-dire de passer pour des autorités déchues qui seules n'ont pas compris qu'elles ne pèsent plus rien.

Par ailleurs, les observateurs attentifs des idéologies et comportements contemporains parlent d'un individu tenu d'être « l'entrepreneur de sa propre vie », le « propriétaire de lui-même », le « créateur de sa propre histoire »¹. Raphaël Liogier, de son côté, décrit un être toujours en mouvement dans une quête infinie d'authenticité et d'harmonie qui pousse à rencontrer l'autre, « mais à le rencontrer seulement, à le croiser, à tirer une expérience de cette rencontre, pour continuer le voyage, pour continuer à suivre des lignes de fuite vers d'autres autrui, sources d'autres expériences lui permettant de *se construire* »². Certes, ce portrait n'est pas à prendre comme un cadre normatif intangible ; on peut espérer que nous fassions plus que simplement nous « croiser » avant de poursuivre notre quête solitaire. Il reste que Raphaël Liogier décrit une tendance effectivement à l'œuvre aujourd'hui.

Tout cela oblige à se demander à nouveau en quoi le Christ est libérateur et quelle forme pourrait

prendre une telle libération pour nous qui baignons dans ces idéologies de la « réalisation de soi ». Il faut reconnaître

que nous partons avec de sérieux handicaps pour en parler : ne présentons-nous pas un être humain marqué au plus profond de lui par le péché alors que nos contemporains, eux, cherchent au tréfonds de l'être la plus grande authenticité ? Ne parlons-nous pas de l'« obéissance de la foi » (Rm 1,5) ? Mais alors, comment conjuguer liberté et obéissance ? La foi ne reste-t-elle pas marquée par une tendance irrépressible à dire ce qu'on doit faire ? N'est-elle pas toujours toute prête à régenter et moraliser ? Et puis, si notre destinée est déjà connue – c'est le Christ – que pouvons-nous inventer ? Le désir de création inscrit en l'humanité est-il fondamentalement trompeur ? Mais alors, n'allons-nous pas vers une foi triste et morne ?



Il ne sera pas possible d'aborder tous ces points dans le détail ; je me limiterai à trois questions cruciales par rapport au problème soulevé : quelle vision de l'être humain et de sa liberté la foi propose-t-elle ? Pourquoi présenter la vie comme un combat ? Et enfin, comment cette question de liberté a nécessairement une dimension plus qu'individuelle.

Être en réponse

La tradition biblique présente un Dieu qui appelle l'homme. Et cela, dès les récits de la Genèse : « Le Seigneur Dieu appela l'homme : il lui dit 'Où es-tu ?' » (Gn 3,9). Ensuite, sous différentes formes, Dieu renouvelle cet appel : À Abram il demande d'aller vers un pays qu'il lui montrerait ; à Jacob, il donne une bénédiction – au terme d'un long combat – et un nouveau nom ; il appelle Moïse depuis la flamme du buisson ardent et, de même, Dieu s'adresse aux prophètes pour qu'ils parlent au peuple en son nom. L'Alliance elle-même est présentée comme un appel auquel le peuple est invité à faire réponse (par ex. Os 11). Finalement le Nouveau Testament présente tout croyant comme un être destiné par avance à Dieu, mais également appelé par lui (Rm 8,30). Si dans la racine du mot « Église » on trouve le verbe « appeler » (*Kaleô*), ce n'est sans doute pas un hasard.

L'appel en question n'est pas une froide convocation pour s'assurer de la disponibilité d'un exécutant. Il est sous-tendu par un amour brûlant, particulièrement sensible aux situations d'angoisse et d'oppression. En sollicitant une réponse, il ouvre une histoire au cours de laquelle les protagonistes peu à peu se dévoileront, s'affermiront dans leur parole et leurs actes. Bref,

ils prendront consistance dans leur réponse. L'appel de Dieu comme la parole des récits de création (Gn 1-2), met en genèse.

Voilà qui ouvre à une certaine vision de l'être humain et de sa liberté dans laquelle l'individu advient à lui-même dans une relation avec quelqu'un qui l'aime et s'adresse à

La force du lien qui unit à Dieu nourrit notre liberté.

lui (nous aurions pu somme toute aboutir à la même conclusion à partir d'une simple observation de la genèse des êtres humains...). Cette relation suscite des êtres capables d'une parole personnelle et d'un agir responsable, un individu (au sens d'une unité personnelle qui ne peut être fractionnée) mais qui n'est pas sans naissance ni croissance, qui ne se présente pas dès son premier jour tout équipé de parole et de liberté. Dans une telle vision l'être est un « être-en-réponse » : il tient sa consistance et sa vigueur d'une relation, plus précisément d'un appel. Et parce que cet appel est rempli d'amour, la force du lien qui unit à Dieu nourrit notre liberté. Exprimé en termes théologiques : « Dépendance radicale et réalité authentique de l'étant qui procède de Dieu croissent en proportion égale et non inverse »³. A partir de là, on comprend que l'« obéissance » de la foi n'est sans doute pas autre chose que l'écoute de cet appel.

L'identité ainsi trouvée dans la réponse à cet appel (cette ques-

tion de l'identité se fait aujourd'hui plus aiguë, en même temps que les angoisses qui lui sont associées) ne se donne pas comme une chose mesurable. Le sujet libre est absolument sans comparaison possible, nul ne peut le positionner sur quelque échelle de grandeur que ce soit. Personne ne peut le « calculer ». Et pourtant c'est une identité claire et certaine ; simplement elle se trouve, se reçoit dans une relation, c'est-à-dire au moment précis où l'angoisse associée à cette question laisse place à une confiance faite en l'autre.

C'est cette genèse de la liberté que l'individualisme contemporain décrit par Ehrenberg ou Lio-gier risque fort d'oublier. De fait, que serait un être qui ne dépendrait que de lui seul ? Sans doute un homme ou une femme hanté par l'angoisse d'éprouver sa propre réalité, comme cet homme aux greniers dans l'Évangile de Luc (12, 16-21), absolument seul (on ne l'entend parler qu'à lui-même), condamné à la répétition (abattre ses greniers pour en bâtir de nouveau) et à l'augmentation de soi (les greniers doivent être de plus en plus grands). Rien de neuf, rien de très drôle non plus dans cette histoire qui fait du sur-place et que l'évangéliste, par la bouche de Jésus, qualifie d'insensée (*aphrôn*). Mais l'individu qui se fait lui-même est rarement cohérent jusqu'au bout, il cherche presque toujours une confirmation de sa propre consistance dans le regard des autres. La vie alors tend à devenir un jeu de miroirs, comme le sont déjà les placards publicitaires qui renvoient des images d'êtres au regard absent, simples produits d'appel chargés non pas d'établir une relation, mais de relancer notre désir pour le convertir en démarche commerciale.

Faire réponse à Dieu est toujours un combat

Au terme du récit biblique, la rencontre entre Dieu et l'humanité est présentée en termes on ne peut plus simples : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai le repas avec lui et lui avec moi. » (Ap. 3, 20). La relation à Dieu n'est pas plus compliquée que cela. Seulement, cette simplicité intervient au terme d'un parcours long et complexe, au cours duquel les difficultés de l'humanité à ouvrir la porte se sont exprimées de mille manières, jusqu'à des violences extrêmes comme celle du fratricide (Gn 4 et 37) de l'oppression (Ex. 1), de la persécution (Maccabées), du génocide (Esther) ou de la croix.

Comment expliquer ce phénomène ? Les récits fondateurs de la Genèse en donnent une lecture qui, quoi qu'en partie cryptée – car elle s'exprime dans le genre littéraire du mythe – n'en contient pas moins une grande vérité. Genèse 3 montre l'homme et la femme aux prises avec le désir d'un rapport immédiat à la connaissance qui ferait devenir « comme des dieux ». Cette connaissance des choses les plus profondes – comme le bien et le mal – devient un objet qui se consomme. Au jeu de la parole, et donc de la confiance, se substitue donc un autre rapport, qui passe lui aussi par la bouche, mais n'aboutit pas au même endroit : la découverte des choses de Dieu finit dans l'estomac !

À travers ce petit conte, on peut voir mise en scène une tendance profondément inscrite en l'être humain, sa difficulté à donner la première place à la confiance appelée par la relation originelle avec Dieu. Certes, c'est une relation gratifiante,

pleine d'amour et de tendresse, mais c'est une relation, elle garde toujours, de ce fait, un aspect insécurisant, non totalement maîtrisé. Alors que l'objet – comme le fruit –, lui, peut être pris dans sa main, il n'opposera aucune résistance ! Ce qu'explicite ce récit de Gn 3, n'est-ce pas un réflexe, peut-être insur-

La découverte des choses de Dieu finit dans l'estomac !

montable, à refermer la main sur la vie donnée, ce vieux mouvement qui cherche à s'emparer du don, à s'en rendre propriétaire, sans doute par angoisse de manquer à être ? Or, comme on le lit dans la lettre aux Hébreux, n'est-ce pas précisément cette angoisse qui nous rend esclaves ? L'épître parle de « délivrer ceux qui, par peur de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves » (He 2, 15).

Cette tendance, éprouvée dès l'aurore de l'humanité (mais pas cependant en son point d'origine !) comme le dit à sa façon le récit de Genèse 3, a été thématifiée ensuite – du moins en occident – à travers le concept de « péché originel ». Je ne peux ici entrer dans la complexité des arguments qu'on peut échanger autour de cette notion. La reformulation qu'en donne Rahner, me semble éclairante : il propose de voir notre liberté comme étant toujours déjà codéterminée par la faute d'autrui⁴. Autrement dit, parce que nous grandissons dans une histoire marquée par la faute, notre liberté

s'en trouve gauchie. Par là s'inscrit en nous une propension au péché.

Selon les traditions spirituelles – appropriées différemment selon les Églises – on insistera plus ou moins sur la perte de liberté de l'homme. Luther en vint à parler, dans un écrit polémique répliquant à Érasme, de « serf arbitre ». Sans doute redoutait-il une vision irénique d'une humanité qui pourrait penser se purger de son versant sombre pour aller vers une liberté facile. Dénoncer cette naïveté ne doit cependant pas conduire à une vision si pessimiste qu'un agir de l'homme dans la grâce de Dieu deviendrait absolument inenvisageable. Un grand théologien luthérien comme Paul Tillich a ici repris la réflexion en montrant qu'on ne pouvait, sans être infidèle à l'économie de la Révélation, faire fi de la notion de sanctification, laquelle dit bien qu'un chemin avec Dieu est possible pour le croyant⁵.

Le croyant, au total, fait l'expérience de sa liberté aussi comme un combat à mener, qui le met aux prises avec les vieux démons de l'humanité qui hanteront l'histoire jusqu'à son terme. Mais elle est également l'occasion d'éprouver la liberté de Dieu, qui rouvre sans cesse des chemins là où tout semblait figé et bloqué, et fait ainsi entendre de nouvelles béatitudes. Le milieu du croyant est donc celui de la bataille mais aussi de la joie, de cette grande joie qui déborde et que rien ne peut contenir.

Une liberté plus qu'individuelle

Le nœud ultime de l'histoire, pour les chrétiens, son achèvement, c'est le rassemblement de tous en Christ (cf. Ep. 1, 9-10). Tant que certains manquent à l'appel, comme on le voit dans la lettre aux Hébreux, quelque chose demeure inachevé par

rapport au projet de Dieu : « Puisque Dieu prévoyait pour nous mieux encore, ils ne devaient pas arriver sans nous à l'accomplissement » (He 11, 40) ; ce qui est affirmé ici pour les croyants du premier Testament demeure vrai pour tous ceux qui viennent après. Eux aussi peuvent dire : « nous ne pouvons pas arriver sans vous à l'accomplissement ! »

Or cette récapitulation de toute la création pour former le corps du Christ ne peut s'opérer sans le consentement de chacun de ses membres, c'est-à-dire sans liberté. Et puisqu'il s'agit d'une œuvre de réconciliation, il ne peut s'agir simplement de la juxtaposition de libertés individuelles. La réconciliation est toujours une œuvre qui fait bouger tout le monde ensemble, elle donne naissance à une liberté qui est plus qu'individuelle : c'est un *milieu* favorable à l'éclosion de personnalités à la fois tout à fait singulières et profondément solidaires ; c'est un *tissu* de liens capables d'appeler chacun à advenir à lui-même en même temps qu'il s'ajuste aux autres ; c'est un *corps* composé du consentement de chaque individu à exister grâce à d'autres et à s'en remettre à eux à son tour en confiance. Seule la vie en Christ permet le déploiement d'un tel « milieu divin » ; mais de cette qualité de relations – qui évoque directement le Royaume – l'humanité peut déjà goûter et jouir. N'est-ce pas d'ailleurs, précisément ce qu'a annoncé le Galiléen ?

Cette coresponsabilité dans la genèse des libertés, c'est aussi ce que dans la tradition catholique nous nommons la communion des saints⁶. Chacun, lorsqu'il/elle laisse l'Esprit habiter les liens qui le rattachent à d'autres, contribue, à partir de lui-même, de son propre corps, à la genèse du corps spirituel

du Christ. Et à l'inverse, chacun bénéficie aussi, bien sûr, de la manière dont ses proches se sont laissés évangéliser. Là encore, ce qui naît, ce sont des êtres singuliers, inimitables, incomparables, signe d'une vraie liberté à l'œuvre. Et le fait que le corps du Christ soit notre rendez-vous ultime ne signifie absolument pas que nous soyons préprogrammés, mais qu'au contraire, le Christ en sa gloire est prêt à accueillir toutes les surprises que l'humanité réserve à Dieu !

Sur ce chemin, pour que l'Esprit puisse se frayer un chemin et ouvrir la beauté et la force des humains les uns aux autres, nous disposons de guides extrêmement sûrs qui permettent d'éviter de nous payer de mots : ce sont tous ceux qui n'ont pas de place dans notre société, ceux qui y sont comme en trop. Précisément parce qu'ils sont menacés de tomber en dehors de notre monde commun, ils représentent un défi très concret capable de désigner avec une clarté redoutable ce qui, dans nos manières de vivre et de nous organiser, leur barre la route et nous maintient tous hors du Royaume⁷. C'est à partir de là, entre autres, qu'on peut comprendre le souci primordial du Christ pour les malades, les enfants, les pauvres, les étrangers, et tous ceux qui n'étaient plus considérés dignes de l'Alliance.

*

Faisons retour sur la tradition des Lumières dont il était question au commencement de ce texte. Celle-ci dans ces deux principales versions, celle du libéralisme (lever autant que faire se peut les contraintes collectives), et du mouvement ouvrier (préservé des risques en faisant contribuer tout le monde) échoue à prendre en compte ceux qui sont

tombés hors champ. À partir de là, on pourra l'interroger sur la vigueur de son projet émancipatoire et suggérer que peut-être, les Lumières sont restées au milieu du gué et n'ont assumé qu'une partie des appels de l'Évangile. Mais cela supposerait un profond tournant dans la manière de regarder la société, les êtres et la réalité ; non plus à partir de standards et d'échelles de grandeurs qui nous mesurent, mais en partant de la singularité de l'apport de chacun, en commençant par ceux qui « ne comptent pas ». Les instances politiques peuvent-elles assumer de telles options ? Je ne sais. Mais les Églises en tout cas, peuvent en être le signe.

Étienne GRIEU

- 1 Alain EHRENBURG, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Pluriel », 1996, pp. 125, 153 et 235. Le même auteur a réfléchi à la dépression comme symptôme d'une difficulté à porter seul cette lourde tâche de la réalisation de soi. Voir *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- 2 Raphaël LIOGIER, *Souci de soi, conscience du monde, Vers une religion globale ?* Paris, Armand Colin, 2012, p. 39, (souligné par l'auteur).
- 3 Karl RAHNER, *Traité fondamental de la foi*, trad. G. Jarczyk, Paris, Le Centurion, 1983 (éd. or. 1973) p. 96.
- 4 Voir la section « le péché originel » dans le *Traité fondamental de la foi*, op. cit., pp. 127-137. Ses termes exacts sont ceux de « codétermination originaire et permanente par la faute d'autrui ».
- 5 Voir sa *Théologie systématique, IV, La vie et l'Esprit*, trad. J. M. Saint, Genève, Labor et Fides, 1991, la section intitulée « L'expérience de l'être nouveau comme processus (la sanctification) », pp. 248-264. De même que la dernière section de la troisième partie de la *Théologie systématique*, sur le salut.
- 6 Pour creuser ce point, je renvoie aux très belles pages de Joseph MOINGT dans *Dieu qui vient à l'homme, De l'apparition à la naissance de Dieu* vol. II, Paris, Cerf, coll. « Cogitatio Fidei », 2007, le chap. VI « Le temps de la fin, 'Alors Dieu sera tout en tous' ».
- 7 Je renvoie ici à un grand classique : Joseph WRESINSKI, *Les pauvres sont l'Église*, Paris, Le Centurion, 1983. La démarche *Diaconia*, qui marque l'Église catholique en France depuis le début des années 2010, est tout à fait sur cette longueur d'ondes.

« C'est pour la liberté... »

Professeur de Nouveau Testament et ancien doyen de la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, Jacques Buchhold est aussi membre du Comité théologique du Conseil national des évangéliques de France. Commentant différents textes du Nouveau Testament, il présente ainsi le christianisme comme la religion de la liberté. La foi chrétienne ne se contente pas d'apporter la liberté aux esclaves et aux opprimés. À la suite de Karl Barth, il fonde la liberté humaine dans l'acte créateur de Dieu, manifestation de sa liberté souveraine et définition véritable de sa toute puissance. Il explique pourquoi l'humanité a besoin d'une libération et comment le Père, le Fils et l'Esprit Saint agissent à notre égard en libérateurs.

« C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés. Tenez donc ferme, et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage ! » (Ga 5.1). Tel est le mot d'ordre qu'énonce Paul dans ce qui, selon plusieurs, constitue la première lettre de l'apôtre et l'un des tous premiers écrits du Nouveau Testament : *l'épître aux Galates*¹.

Libres !

Le christianisme s'est en effet présenté, dès le début, comme une religion de la liberté. À ceux qui, voyant ses miracles et frappés par son enseignement, avaient mis sa foi en lui, Jésus déclarait : « Si le Fils vous donne la liberté, vous serez vraiment libres » (Jn 8.36). Libres, premièrement, d'une liberté qui ne ploie plus sous le poids du rite. L'impureté et la pureté religieuse, affirmait Jésus, ne sont pas liées à la pratique d'ablutions et du lavement des mains, ou au respect de la nourriture kasher (Mc 7.1-23) ; « c'est du dedans, c'est du cœur de l'homme que provient... tout ce qui rend l'homme impur », enseignait-il (v. 21, 23). Toute l'épître aux Galates s'oppose à la nécessité, pour les non-Juifs convertis à Jésus-Christ, de se soumettre au rite de la circoncision et de devenir ainsi Juifs, pour pouvoir être de vrais et de bons chrétiens (cf. Ga 6.11-15). La foi en Christ suffit !

Mais libres, aussi, d'une liberté dénouant les esclavages dans les relations sociales. Voyez la liberté dont Jésus a fait preuve dans ses relations avec les pauvres, les exclus (lépreux, Samaritains, collaborateurs avec l'occupant, Romains eux-mêmes), les femmes, les malades et les démoniaques ! Quel rabbi juif de l'époque se serait permis une telle liberté ? L'apôtre, quant à lui, enseigne dans sa toute première lettre aux Galates – scandale pour les Juifs, folie pour les païens ! – que pour tous ceux qui sont « un en Jésus-Christ », « il n'y a plus ni Juif ni non-Juif, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme » (Ga 3.27) ! Juifs et païens partagent les mêmes agapes (Ga 2.1-21), lors desquelles avait lieu le « repas du Seigneur », c'est-à-dire la cène ou l'eucharistie. Esclaves, femmes et maîtres y participent au même titre d'enfants de Dieu. Dans ses exhortations aux couples et aux parents (Ép 5.17-6.4 ; Col 3.18-25), Paul ne fait pas de différence entre les hommes et les femmes libres et ceux et celles qui étaient esclaves, alors que, selon la culture du temps, les esclaves n'avaient pas le droit de se marier et leurs enfants ne leur appartenaient pas ! Quant aux femmes, dont l'accès à la vie publique était limité, l'apôtre leur reconnaît la liberté de prier, de prêcher (« prophétiser ») et de parler en langue au

sein de la communauté (1 Co 11.5 ; 14.1-32) ! On n'est guère surpris de constater que, dès cette époque, la vie concrète des Églises

a été le meilleur moyen d'annoncer la liberté qu'apporte l'Évangile².

Mais libres, encore, d'une liberté plus profonde et plus radicale : une liberté qui affranchit les hommes des forces du mal qui minent et asservissent leur vie intérieure. C'est du cœur humain que provient la véritable impureté (Mc 7.21, 23) et c'est de l'esclavage du péché que le Fils nous libère, pour que nous soyons vraiment libres (Jn 8.34, 36).

L'histoire sombre et glorieuse de la liberté

Or, cette liberté qu'apporte l'Évangile s'inscrit dans une histoire, qui a débuté « au commencement ». Pas plus que les humains eux-mêmes, la liberté n'est le fruit du Néant ! C'est à l'acte créateur de Dieu, expression de sa seule et souveraine liberté, qu'elle doit son origine et tout ce qu'elle est : une liberté de fils, qui est image de celle du Père, une liberté seconde qui se love dans la libre volonté de Dieu, à la manière d'un enfant dans les bras de ses parents. Mais la tentation de la liberté a toujours été de renier



D. R.

Celui dont elle dépend. Et c'est ce qui s'est passé. La métaphore des arbres du jardin d'Éden dit cela à sa manière : des fruits de tous les arbres du jardin, l'homme et la femme pouvaient user librement, mais ils se devaient de refuser de recourir au fruit de la détermination autonome (la « connaissance ») du bien et du mal³ (Gn 2.9 16-17). Cela a été une folie diabolique pour les humains de revendiquer pour eux-mêmes la liberté même de Dieu : « Vous serez comme Dieu... », leur a susurré le Serpent (Gn 3.5). La bonne Loi du Père est devenue ainsi, de par le juste jugement de Dieu, une Loi qui condamne : « De cet arbre-là, n'en mange pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras » (3.17).

Toute l'histoire des hommes s'inscrit dans celle de ces deux histoires de la liberté, antagonistes mais entremêlées : celle, d'une part, d'hommes libres qui cherchent à aimer Dieu de tout leur cœur et leur prochain comme eux-mêmes, au sein d'une terre qui leur a été donnée et qu'ils désirent mettre en valeur ; et celle, d'autre part, d'hommes qui revendiquent une liberté qui a lâché les amarres qui l'ancraient à Dieu et à sa création. Cette liberté revendiquée s'est ainsi aliénée en se donnant diverses divinités qu'elle a honorées au fil des siècles au point de faire de l'homme lui-même le dieu de notre temps ; mais elle s'est aussi efforcée de s'affranchir des contraintes créationnelles, dans les divers domaines de l'existence, par toutes sortes de techniques, dont nombreuses sont bénéfiques, certes, mais dont certaines, de nos jours, mettent en péril le statut et la nature mêmes de l'humain. Les hommes, dans cette liberté, s'illusionnent et s'avalisent eux-mêmes, et les plus exemplaires d'entre eux, dont les media publient

les louanges, ne peuvent s'empêcher, en bien des occasions, d'accomplir ce qu'ils réprouvent. Sans Dieu et sa vérité, la liberté se dérègle...

C'est de cette liberté, revendiquée et aliénante, que Dieu est venu nous libérer par son intervention dans notre histoire, dans le but de restaurer la liberté véritable. Pour décrire

De cette liberté, revendiquée et aliénante, Dieu est venu nous libérer.

cette œuvre de restauration divine, il faudrait parler de l'alliance établie par le Seigneur avec Abraham, puis de la libération de l'esclavage des Israélites en Égypte, de l'instauration de l'ancienne alliance sous Moïse et de toute l'histoire de l'Ancien Testament. Mais c'est vers Jésus, le Messie attendu, que toute cette histoire de la vraie liberté converge. Il est, dit l'apôtre, notre « libérateur » (« rédempteur », 1 Co 1.30). Mais comment comprendre son œuvre historique de libération ?

Jésus le Libérateur

Tout l'Évangile le proclame : c'est par amour et, plus précisément encore, par grâce, par un amour totalement immérité, que Dieu est venu nous libérer en Jésus-Christ. Un coupable ne peut exiger le pardon ; celui-ci ne peut que lui être « gracieusement » donné ! Un révolté ne peut exiger la paix ; celle-ci ne peut que lui être offerte ! Un esclave ne peut exiger son affranchissement ; celui-ci ne

peut que lui être librement octroyé ! Toute l'œuvre de notre Libérateur trouve sa motivation dans l'amour gratuit du Seigneur. Mais pourquoi a-t-il été nécessaire que le cadeau de « la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Rm 8.21) passe par la mort d'un homme condamné au châtiement le plus infâme de l'époque : la croix ? Il fallait que le problème soit de taille pour que Dieu, dans sa grâce, s'y prenne ainsi ! La raison en est que l'amour vrai agit toujours de manière conforme à la justice. Que dirions-nous d'un juge qui, en vertu de sa bonté, malgré l'évidence des faits et contrairement aux exigences du Droit, permettrait aux criminels de poursuivre librement leur carrière ? Dieu est amour et, parce qu'il est amour, il agit avec justice. Or, nous l'avons vu, par leur révolte libertaire, les hommes se sont placés eux-mêmes sous la sanction divine du commandement des origines : « Si tu manges de cet arbre » de la liberté illusoire, « tu mourras ». Et depuis lors, souligne l'apôtre Paul, la mort a étendu son règne sur tous les humains (cf. Rm 5.12-21).

Ainsi, pour que les hommes puissent recouvrer la vraie liberté, faite d'amour de Dieu et du prochain, il leur fallait être libérés, non seulement de la sanction de leur révolte – la mort –, mais aussi de la loi dont cette sanction découle. Or, tel est bien ce que le Libérateur a accompli à la croix. Jésus, homme libre qui n'a jamais agi hors de la volonté de son Père, a porté la sanction de la mort à la place des hommes révoltés : « il est mort, dit l'apôtre, pour nos péchés » (1 Co 15.3). Mais la mort n'a pu le retenir car, contrairement aux hommes, à titre personnel, il n'a jamais trahi son Père et transgressé la loi de Dieu (cf. He 5.7) : Jésus est ressuscité ! Par

sa mort et sa résurrection, le Libérateur a conduit ceux qui se confient en lui et adhèrent de tout leur cœur à l'Évangile, dans cet « exode » hors de toute condamnation et de la mort, dont il parlait avec Moïse et Élie sur la montagne de la transfiguration (Lc 9.31)⁴. Dorénavant, ils ne sont plus « sous la Loi » de Dieu, qui exige notre obéissance pour recevoir la vie (Ga 3.10, 12), mais ils sont « en Christ » (2 Co 5.17), comme cachés en lui (Col 3.3), libres de toute condamnation (Rm 8.1) et rendus aptes à vivre « en lui » une vraie vie de liberté (Rm 8.2). Tel est le fondement de la liberté pour laquelle le Christ nous a libérés (Ga 5.1). Mais comment vivre une telle liberté ?

L'Esprit libérateur

L'histoire de la liberté qu'apporte l'Évangile ne s'arrête pas à la Pâques ; elle passe par la Pentecôte, ce jour où l'Esprit libérateur a été répandu sur les apôtres et les disciples de Jésus. Ce jour-là, le Messie, nouveau David (Ac 15.13-18), siégeant sur le trône céleste de Dieu (Ap 5.6), a fondé son peuple, l'Église, construite au moyen de pierres vivantes, les croyants en Jésus (1 P 2.4-6). Un jour prochain, lorsque le Libérateur viendra de la Sion céleste (Rm 11.26), son Royaume éternel sera établi sur une terre recréée, libérée (Rm 8.21), « où la justice habitera » (2 P 3.13). Mais jusqu'à ce jour-là, les disciples du Seigneur sont appelés à vivre leur liberté, acquise « en Christ », comme des résistants dans une réalité marquée par la révolte et le « combat ».

Ce combat pour la vraie liberté, ils ont tout d'abord à le mener contre eux-mêmes, contre toutes ces habitudes héritées de leur ancienne vie, « qui font la guerre à l'âme »

(1 P 2.11). L'Esprit de la Pentecôte est là, qui intervient dans leur être intérieur pour y faire naître les fruits de la liberté acquise « en Christ » : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi » (Ga 5.22). Libres, les croyants en Jésus ne sont plus « sous la Loi », mais

Libres, nous le sommes, pour aimer dans la vérité.

« en Christ » ils apprennent à aimer ce que la Loi leur enseigne de ce que leur Père aime, et qui se résume à ce seul commandement, celui d'aimer : « Soyez par amour serviteurs les uns des autres. Car toute la Loi est accomplie dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Ga 5.13-14).

La communauté chrétienne est le lieu par excellence où cet amour du prochain, fruit de l'amour pour Dieu, est appelé à s'exercer. Par lui se manifeste la liberté acquise « en Christ », qui comprend que les relations heureuses et harmonieuses entre frères et sœurs en Jésus-Christ sont le fruit de la soumission réciproque (Ép 5.21) dans la soumission fondamentale au Seigneur et à sa Parole (5.18-20)⁵. Car dans l'Église, les ruptures raciales, culturelles, sociales et sexuelles, qui marquent tant l'expérience commune des hommes, ne devraient plus imposer leur loi. C'est l'unité « en Christ » qui est appelée à se manifester (Ga 3.26-28), dans l'humilité et la vérité (Ép 4.1-6).

Mais pour les croyants en Jésus-Christ, le combat pour la vraie liberté ne se cantonne pas à la communauté chrétienne. C'est au milieu des hommes à la liberté illusoire qu'ils ont aussi à le mener. Par leur témoignage au prix de la souffrance (1 P 3.15-17), par leur respect des structures et des réalités voulues par Dieu pour sa création (1 P 2.13), par leur refus de toute violence dans la soumission première à Dieu (1 P 2.13, 18-25 ; 3.1-7)⁶.

Libres, nous le sommes, pour aimer dans la vérité. « C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés. Tenez donc ferme, et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage ! » (Ga 5.1).

Jacques BUCHHOLD

1 Plusieurs, en effet, datent l'épître aux Galates de 48 ou de 49 et en situent la rédaction entre le premier périple missionnaire de Paul (Ac 13 et 14) et le concile de Jérusalem (Ac 15). Des écrits du Nouveau Testament, seule l'épître de Jacques, selon certains, pourrait la précéder dans le temps.

2 Nous recommandons vivement à ce sujet la lecture du livre du sociologue Rodney STARK, *L'essor du christianisme*, trad. de l'anglais (1996) par Philippe Malidior, Charols, Excelsis, 2013.

3 Pour cette compréhension de l'« arbre de la connaissance du bien et du mal », qui suit la traduction de la *Bible du Semeur*, voir, entre autres, Henri BLOCHER, *Révélation des origines*, Presses Bibliques Universitaires, Plan-les-Ouates, Genève, 1979¹, 2001³, pp. 121-129.

4 Lc 9.31 : « Ils [= Jésus, Moïse et Élie] parlaient de son départ (en grec, *tèn exodon autou*, son exode) qui allait s'accomplir à Jérusalem. »

5 Cf. les diverses expressions d'Ép 5 et 6 qui soulignent, dans nos relations réciproques, l'allégeance première au Seigneur : « comme au Seigneur » (5.22), « comme le Christ a aimé » (5.25), « dans le Seigneur » (6.1), « qui viennent du Seigneur » (6.4), « comme à Christ » (6.5), « sachant que leur maître et le vôtre est dans le ciel » (6.9).

6 Voir Samuel BÉNÉTEAU, Excursus III « L'éthique sociale de la Première de Pierre », dans *La première épître de Pierre*, CEB, Vaux-sur-Seine, Édifac, 1984, pp. 177-192.

Vous avez dit « liberté » ? Quelques réflexions

Docteur en théologie et pasteur responsable du service « Théovie » de l'Église protestante unie de France, Katharina Schächl est aussi membre du Comité mixte catholique – luthéro-réformé. Avec clarté et pertinence, elle décrit le paradoxe fondamental de l'être humain. Nous aspirons tous à la liberté. Cependant, nous faisons sans cesse l'expérience d'être nés en Égypte, selon le langage biblique d'éprouver drastiquement l'absence de liberté. Elle nous invite à lire la Bible comme des récits d'expériences libératrices. À la suite de Martin Luther, elle nous propose de discerner de quoi nous avons besoin d'être libérés.



Une aspiration profonde face au réel

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits... » affirme le premier article de la *Déclaration universelle des Droits de l'homme*¹. La liberté y est mentionnée comme une donnée de base, essentielle et certainement indispensable, constitutive même de l'être humain dès sa naissance. La *Déclaration* pose comme constat ce qui semble bien souvent ne pas aller de soi. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle le pose ainsi : comme une évidence qui ne saurait désormais plus être mise en question par des personnes ou des systèmes politiques et/ou religieux qui viendraient à contester ces droits fondamentaux. La *Déclaration* exprime par ailleurs la certitude profonde que l'être humain a fondamentalement besoin, individuellement et collectivement, d'un certain nombre de droits, conjugués comme libertés, possibilités, opportunités et circonstances pour vivre dignement sa vie d'être humain. Il ne s'agit pas ici, bien évidemment, de mettre en question le bien-fondé de cette *Déclaration*. Elle a été, et elle est encore, une référence incontournable.

Elle motive, justifie et soutient un combat indispensable pour plus de justice et... de liberté(s). Sans aucun doute possible.

Pourquoi alors commencer avec la citation du premier article d'un texte laïc dans un texte qui s'interroge sur la liberté *chrétienne* ? Peut-être tout d'abord pour attirer l'attention sur le décalage entre l'aspiration à une liberté et l'expérience humaine fondamentale d'absence de cette liberté.

Car si on les interrogeait, les auteurs bibliques seraient assez réticents à rejoindre le constat enthousiaste de la *Déclaration* : « Tous les êtres humains naissent libres... » Et bien : non, diraient-ils, justement, ils ne naissent pas libres ! Force est de constater que la liberté n'est pas une donnée de base, ni congénitale ni naturelle. Surprise ! Il semble bien qu'auteurs bibliques et sciences humaines se rejoignent aujourd'hui fondamentalement sur ce point. L'expérience humaine montre bien que l'être humain n'est pas libre, et qu'il ne naît pas libre. Il naît chargé d'une histoire, investi d'attentes multiples, dans un contexte familial, culturel, social précis et contraignant, portant le poids de ce qui le précède, en bien comme en mal...

En utilisant un endroit (et un mot) symbolique, les auteurs bibliques diraient : tous les êtres humains naissent en « Égypte ». L'Égypte, c'est le pays de la servitude, là où l'on se trouve « à l'étroit » (l'Égypte se disant en hébreu *mizraïm*, la racine de ce mot signifie l'étroitesse ou encore l'angoisse !). Oui, pour le dire plus brutalement encore : tous les êtres humains naissent « à l'étroit », ils naissent « esclaves » de toute sorte de maîtres. Force est de constater que la liberté n'est pas à l'origine, et pourtant, elle est indispensable à la vie ! Si elle manque durablement, alors l'être humain n'est plus qu'un objet dont d'autres disposent, selon leurs envies, ballotté au gré des événements de sa vie, toujours inquiet et angoissé par ce qui peut lui arriver, une marionnette dont d'autres tirent les ficelles. Sans liberté, il devient une personne hors éthique, car il ne saurait être tenu pour responsable de ce qu'il a accompli : un simple produit de ce que d'autres font de lui...

Dans la fatalité de l'instinct et de l'instant : une ouverture par la parole

Tout au début de la Bible, dans l'histoire des origines, un premier événement retient l'attention : le meurtre d'Abel par Caïn. Ève déclare que c'est avec « le Seigneur » qu'elle

a fait non pas un enfant, mais bien un « homme » (Gn 4.1). L'hébreu emploie le mot *ish*, utilisé jusque-là pour Adam ! Caïn est placé d'emblée dans une étonnante supériorité face à son frère Abel (dont le nom signifie « buée », « évanescence »). Or, Caïn sera confronté à l'échec de son sacrifice. Dieu a-t-il voulu rétablir un peu de justice entre les frères en acceptant le sacrifice d'Abel plutôt que celui de Caïn ? Quoi qu'il en soit, la réaction de Caïn ne se fait pas attendre : une irritation profonde, un désir de vengeance pour l'injustice subie. Le lecteur découvre un homme pris dans la tourmente de ses sentiments, prêt à se venger. Avant que tout s'enchaîne fatalement, Dieu intervient : il s'adresse à Caïn, il lui parle. Dans un récit dont la parole est étrangement absente, la parole de Dieu qui met en garde (« le péché est tapi à ta porte ») ouvre une brèche, cherche à permettre une prise de conscience, introduit un peu de... liberté. Non, Caïn n'est pas seulement le jouet de ses sentiments, il peut user d'une liberté de réflexion et d'action. La situation est certes difficile mais l'enchaînement des événements n'est ni inévitable ni écrit d'avance ! Il n'y a aucune fatalité ! Caïn a une liberté d'action à l'intérieur même de ses tourments. L'intervention de Dieu rétablit à Caïn la liberté constitutive d'un sujet, qui devient ainsi responsable de son acte.

La suite du récit montre comment cette ouverture se referme aussitôt. A la place d'une *parole* échangée entre les frères qui aurait pu influencer sur la suite de l'histoire, l'*acte* muet (contrairement à ce que suggèrent nos traductions, Caïn reste muet face à son frère²) réalise l'irréparable. On peut ne pas se saisir d'une liberté offerte... Une mise en garde pour le lecteur, la lectrice ?

Liberté et libération

Dans les récits bibliques, ceux de l'Ancien mais aussi ceux du Nouveau Testament, l'esclavage et la sortie d'Égypte fonctionnent comme clé herméneutique pour comprendre les événements de la vie quels qu'ils soient, individuels ou collectifs. La liberté pour les auteurs

L'être humain n'est pas libre, il est libéré.

bibliques, c'est toujours une liberté donnée de l'extérieur : quelqu'un intervient pour que j'accède à cette liberté. La liberté dont peut disposer l'être humain se conjugue donc au passif : l'être humain n'est pas libre, il est libéré. Autrement dit, la liberté dont il jouit est toujours la conséquence d'une libération antérieure. De la même manière que Dieu intervient sur fond de *tohu-bohu*³ afin de créer un espace où la vie devient possible, il crée un espace de liberté sur fond d'esclavage. Cette trouée menace toujours de se refermer aussitôt : comme l'océan peut recouvrir l'île, le *tohu-bohu* peut revenir à tout instant, la non-liberté également.

La libération opérée par Dieu prend pour modèle celle de l'Égypte, elle est donc une donnée d'un passé mythique, elle s'inscrit dans l'histoire. Mais comme clé herméneutique, elle devient aussi promesse dans toute situation que je discerne comme étant une « Égypte » individuelle ou collective. Le lecteur est ainsi constamment sollicité pour s'interroger sur « son Égypte » de laquelle il lui faudrait partir...

Croire en un Dieu libérateur de l'esclavage est d'abord une confession de foi, certes, mais celle-ci est portée par une expérience humaine et spirituelle que les auteurs cherchent à transmettre. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, la confession de foi qui parle de la liberté de l'être humain au *passif* est un soulagement et une jubilation. Car affirmer que Dieu seul peut mettre fin à une situation d'esclavage (intérieur ou extérieur), c'est attester que la porte s'ouvre non pas « de l'intérieur », grâce à mes efforts (dont je discerne vite la limite), mais « de l'extérieur ». La liberté dont je dispose n'est pas le fruit de ma capacité à me battre pour l'acquérir, mais elle est le fruit d'une confiance que je mets dans la parole d'un Autre qui vient me l'offrir comme brèche inattendue à l'intérieur même de mes enfermements.

La Bible comme espace de relectures libératrices

Chaque auteur (et chaque lecteur !) est ainsi appelé à relire l'expérience relatée à nouveaux frais : comment la recevoir dans ma propre vie ? Quelle signification attribuer aux mots utilisés ? Une première relecture de la libération, comme expérience de liberté offerte, a lieu pour le peuple lors de l'exil à Babylone. Cette relecture a permis d'abord un sursaut d'espoir (« Dieu nous libérera de Babylone comme il a libéré le peuple d'Égypte ») et puis, alors que l'exil s'installe dans la durée, une interprétation toute nouvelle de la liberté reçue se fait jour : une liberté à repenser la théologie qui localisait Dieu au temple de Jérusalem ! Une libération qui frise la transgression face à la tradition théologique établie. Et s'il fallait repenser la représentation de

Dieu ? Et si Dieu pouvait être avec nous, là-bas, à Babylone, loin de toute visibilité extérieure ? Formidable sursaut libérateur au niveau théologique !

L'apôtre Paul va faire, lui aussi, autrement encore l'expérience d'une libération. Son « Égypte », c'est sa conviction d'avoir réussi à accomplir la Loi de Dieu, d'y avoir même acquis une justice « irréprochable »⁴. Une expérience de rencontre avec le Christ crucifié et ressuscité va tout envoyer balader. Une première libération là aussi dans la possibilité d'une refonte théologique de ses certitudes, et quelles certitudes !

Désormais, la liberté dont vit Paul va le conduire à utiliser un langage à première lecture tout à fait paradoxal : on devient libre au moment où l'on se découvre esclave ! Mais voilà, tout dépend qui est le « maître » ! Et pour Paul (comme pour les autres auteurs des textes du Nouveau Testament), le « maître » a pris un visage de serviteur, d'esclave : désormais, c'est le Christ crucifié et ressuscité qui libère celui qui met sa foi, sa confiance en lui. Paul ne cesse de dire à ses lecteurs qu'une liberté (ou un esclavage) se vit toujours en relation. Ou pour le dire autrement : l'être humain est toujours « esclave » de quelqu'un (ou de quelque chose)⁵. C'est un leurre de penser que l'être humain peut être libre, sans attaches. La relation est exclusive : pour Paul, ou bien, on est « esclave » du Christ (de Dieu), ou bien, on est « esclave » de la Loi (du « péché »)⁶. La libération, là encore, est de l'ordre de l'expérience et non pas d'une démonstration théorique et objective. C'est pourquoi, il est impossible de le prouver autrement qu'en vivant de cette liberté reçue. Aux Galates,

il écrit avec fougue : « C'est pour la liberté que Christ vous a libérés. Demeurez donc fermes, et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de l'esclavage. »⁷ au moment où ils cherchent à conjuguer cette liberté avec une pratique de la Loi (notamment la circoncision). La liberté acquise est exigeante. Elle

On devient libre au moment où l'on se découvre esclave !

ne permet pas de s'y installer tranquillement. Paul met en garde : elle peut se perdre facilement. L'être humain a besoin d'elle pour vivre, et elle lui est offerte, mais cette même liberté le place dans une situation de responsabilité inconfortable... La suspicion vient s'insinuer : et si Dieu après tout exigeait une contrepartie à son don ? ! La gratuité est-elle vraiment « gratuite », sans arrière-pensées ? ! Le doute par rapport à la gratuité du don s'installe et l'esclavage de la Loi revient au galop. Une liberté précaire dont il faut prendre soin, une liberté qui n'a d'autre appui que la confiance dans Celui qui l'offre.

La liberté chrétienne à la lumière du « Cantique des cantiques »

Le Réformateur Martin Luther fait l'expérience de la liberté dans un tout autre contexte que Paul : là où Paul avait « tout bon », là où Paul se considérait « irréprochable »

par rapport aux exigences de la Loi de Dieu, Luther mesure l'écart. Son « Égypte », l'étrécissement dans laquelle il vit, son angoisse, c'est que jamais, il n'y arrivera. Privations et jeûnes, prière et bonnes actions, rien n'y fait. Il reste ce pécheur indigne et coupable au-dessus duquel plane la menace de la justice de Dieu. Luther va jusqu'à dire que cette justice de Dieu est devenue un concept qui l'a fait haïr Dieu ! Quelle libération pour lui quand il découvre dans sa chair et dans un moment inoubliable de sa vie que l'expression « justice de Dieu », mot qu'il a toujours compris comme la justice qui punit l'injuste (justice active) est en fait une justice qui justifie l'injuste, qui le déclare juste (justice passive). Luther écrit : « Alors, je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même. À l'instant même, l'Écriture m'apparut sous un autre visage »⁸. La libération est accordée via la nouvelle compréhension d'un mot des Écritures ! Quand Luther rend compte de son expérience de libération, il l'attribue non pas à l'assiduité ou à la perspicacité de sa lecture de la lettre aux Romains, mais bien à Dieu qui a eu « pitié ». Comment se fait-il que ce moine torturé par la peur de ne pas être à la hauteur des exigences de Dieu devient un être apaisé, joyeux, confiant ? Luther lui-même relit son expérience à partir du Cantique des cantiques⁹. Une relecture qui médite la question : « Mais comment Dieu libère-t-il ? ». Tout se joue dans la relation au Christ.

C'est le verset « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. »¹⁰ et la métaphore de l'union entre époux et épouse qui lui permet d'appréhender comment l'être humain peut

être affranchi, libéré par le Christ. Luther écrit : « La foi unit l'âme à Christ comme l'épouse est unie à l'époux. Par ce mystère [...], Christ et l'âme deviennent une seule chair. [...] Or, c'est lui [le Christ] qui, en vertu des épousailles de la foi, prend sa part des péchés, de la mort et de l'enfer de l'épouse. Que dis-je ? : il les fait entièrement siens, comme s'ils étaient vraiment à lui et qu'il avait péché. [...] Il n'est plus possible que ses péchés [ceux de l'âme] la perdent, car ils reposent sur Christ et sont engloutis en lui. Quant à elle, elle possède en Christ la justice qu'elle peut regarder comme la sienne propre et qu'à l'encontre de tous ses péchés, elle peut opposer en toute assurance à la mort et à l'enfer, en disant : 'Si moi, j'ai péché, mon Christ n'a pas péché ; c'est en lui que je crois, tout ce qui est à lui est à moi et tout ce qui est à moi est à lui', selon le Cantique des Cantiques ». L'étroitesse, l'angoisse, « l'Égypte », c'est désormais le Christ qui les porte. La libération est directement liée à l'union que le Christ se propose de vivre avec le croyant. La foi, c'est-à-dire la confiance accordée à l'autre, opère cette union. On comprend pourquoi Luther la considère comme indispensable : c'est la foi, elle aussi don de Dieu, qui permet ce « joyeux échange » entre le Christ et le croyant. Cette étroite relation au Christ est ici le fondement pour vivre une liberté face à tout ce qui menace la vie (présente et future !) de l'être humain. La peur du jugement, l'angoisse de la mort, l'inquiétude de l'après-mort disparaissent chez Luther totalement grâce à cette union indéfectible avec le Christ où l'un porte les fardeaux de l'autre. Quelle libération !

Des lieux de libération possible aujourd'hui ?

Nous avons vu que la liberté d'un point de vue biblique et théologique est toujours la conséquence d'une expérience de libération et jamais une liberté dont l'être humain serait porteur *a priori*. Cette libération prend des accents nouveaux

De quoi le Christ peut-il (me) libérer ?

selon les moments et les contextes des personnes et de leur histoire. Le lecteur d'aujourd'hui est donc appelé à revisiter cette notion et de chercher en quoi elle le rejoint dans sa propre vie.

Ce travail personnel et communautaire est d'ailleurs déjà l'expression d'une liberté : le texte biblique n'enferme pas une seule et unique interprétation ou une seule et unique expérience de libération, mais s'ouvre et s'offre à des expériences de vie variées.

Aujourd'hui, l'enfermement, « l'esclavage », ne s'exprime probablement pas d'abord dans la peur d'un jugement divin ou l'angoisse de l'enfer. Alors, de quoi le Christ peut-il (me) libérer ? Si la Loi de Dieu et son jugement ne sont plus vécus comme enfermant l'être humain dans la peur et le désespoir, les « lois » sociétales du devoir de réussite sociale et individuelle, la peur du jugement des autres, la crainte de solitude... sont autant d'éléments qui peuvent réduire aujourd'hui un être humain en esclavage. Et le Christ en libérerait ? ! Il n'est pas impossible de l'envisager !

Le Christ qui accueille l'imperfection humaine, le Christ qui promet sa présence sans aucune exigence de contre-don, le Christ qui fait entrevoir une humanité déconcertante de Dieu, le Christ qui permet d'espérer une vie plus forte que toute mort... À condition d'y accorder foi, d'exercer notre don à faire confiance, l'être humain peut alors faire l'expérience libératrice d'être le bien-aimé, la bien-aimée de Dieu, en dehors de tout cadre d'évaluation par l'échec ou la réussite. Une liberté d'enfant de Dieu, pour rien ! Quelle bonne nouvelle pour aujourd'hui !

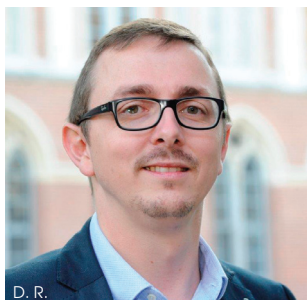
Katharina SCHÄCHL

- 1 Déclaration universelle des Droits de l'homme, article 1, 1948.
- 2 Littéralement : « Caïn dit à son frère Abel : ... » Le texte hébreu laisse un silence que nos traductions « comblent » en traduisant pas « Caïn parla à son frère Abel ». Dans le récit biblique vient alors le geste meurtrier comme pour remplacer la parole qui ne s'est pas exprimée.
- 3 Genèse 1,1s.
- 4 Lettre aux Philippiens 3,6.
- 5 Lettre aux Romains 6,18 : « Libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. »
- 6 Le péché, dans ce contexte, n'est pas la faute morale ou éthique, mais bien le tort fondamental de l'être humain de rechercher une justice « qui vient de la Loi » conduisant le croyant à préférer l'accomplissement de la Loi à la confiance en Dieu.
- 7 Galates 5,1. C'est encore l'image de l'esclavage en Égypte qui donne les images : le joug.
- 8 « Préface au Premier volume des œuvres latines », in : *MLO tome VII*, Genève : Labor et Fides, 1962, pp. 306-307.
- 9 « Le traité de la liberté chrétienne », in : *MLO tome II*, Genève : Labor et Fides, 1966, pp. 275-306 (notamment pp. 282-284).
- 10 Cantique des cantiques 2,16.

Être libéré et vivre pour le Seigneur

La thématique de la liberté dans la lettre aux Romains¹

Serge Holvoet, enseignant à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Lille, nous livre une magnifique présentation de la conception paulinienne de la liberté exposée dans la lettre aux Romains. Il soutient la thèse que Saint Paul utilise le concept de la liberté pour manifester, en contexte hellénistique et romain, la véritable identité universelle du judaïsme de Jésus. L'universalité du salut devient le lieu où se manifeste au mieux la libération apportée par Christ.



D. R.

La lettre aux Galates avait déjà fondé la libération par la foi : les païens sont émancipés de toute soumission aux « œuvres de la Loi »

(Ga 2, 16), c'est-à-dire de ces observances culturelles particulières, marqueurs identitaires du judaïsme. Dans la lettre aux Romains, Paul reprend la structure dialogale de l'alliance biblique tout en intégrant cette tradition des Grecs et des Latins qui, d'Euripide à Épicète, scrute la faiblesse de la raison humaine face à la violence des passions : « Malheureux homme que je suis » (Rm 7, 24). À cette condition tragique de l'être humain vivant sous le seul régime de la loi répond l'action de Dieu lui-même qui intervient pour libérer du péché. La clé ne peut être que « la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2, 20) de sorte que « la justice exigée par la loi soit accomplie en nous qui ne marchons pas sous l'empire de la chair mais de l'Esprit » (Rm 8, 4).

Le thème paulinien de la liberté pris dans toutes ses acceptions (c'est-à-dire aussi bien dans ses dimensions économique, sociale et politique que morale) ne se comprend qu'au travers des multiples influences qui ont façonné la pensée de Paul. Notre point de vue dans cet article est de « visiter » l'épître aux Romains en prenant pour fil rouge la question de la liberté au sens large

et en adoptant une lecture qui se veut à la fois philosophique et exégétique. Nous voulons ainsi mettre en lumière l'influence stoïcienne de Paul, illustrant notamment le renversement qu'il opère en faisant passer la liberté de la sphère sociale à la dimension morale inscrite au cœur de chaque être humain, et en particulier dans celui des croyants. À la question de Rudolf Bultmann² qui s'interrogeait sur la possibilité de dégager, chez Paul, une pensée « unifiée » qui tienne compte des différentes composantes de sa personnalité de Juif de culture grecque vivant dans l'empire romain, nous voulons apporter une réponse positive. Nous voulons démontrer combien Paul a réussi une audacieuse synthèse des divers courants de pensée (religieux et philosophiques) de son époque, synthèse dans laquelle l'éthique stoïcienne tient une place importante. En effet, c'est à partir de cette conception stoïcienne que Paul développe une véritable vision du croyant qui tient ensemble les catégories humanistes du stoïcisme tout en leur donnant une tonalité propre dans la mesure où ces dernières sont comme transcendées par l'ouverture à Dieu sous l'action du Christ et de l'Esprit.

Notre double point de vue, philosophique et exégétique, est risqué dans la mesure où chacune de ces deux disciplines – l'exégèse et

la philosophie – peuvent souligner dans cette démarche un manque de rigueur ou une certaine forme de superficialité. Il est en effet impossible de prétendre donner à la fois une analyse exégétique exhaustive de l'épître aux Romains et une réflexion philosophique aboutie sur la question de la liberté. Mais l'intérêt de la démarche réside justement dans l'aspect « hybride » de notre réflexion. En effet, notre propos est de cerner la conception paulinienne de la liberté telle qu'exposée dans la lettre aux Romains. Nous ne pouvons donc ni faire l'économie d'une étude sérieuse (mais non exhaustive) du texte ni celle d'une réflexion à proprement parler philosophique et théologique. Si l'exégèse nous permet de mesurer l'importance du texte, du choix des mots et des variantes, des effets littéraires mis en œuvre, du choix des figures de style, du registre sémantique, etc. la philosophie nous permet d'adopter un point de vue plus large et de nous interroger sur ce qui constitue les ressorts de la pensée de Paul et l'articulation quasi dialectique qui existe entre sa vie et son œuvre.

Nous aimerions revenir quelques instants sur ce qui constitue une des thèses fondamentales que nous avons entendu soutenir dans *Être libéré et vivre pour le Seigneur*³. Cette hypothèse de base consiste à poser que, pour entrer véritablement dans

la pensée de Paul, il faut distinguer quatre composantes majeures qui se conjuguent l'une avec l'autre :

1° l'universalisme juridique de l'empire romain ;

2° le cosmopolitisme de la culture grecque (et plus particulièrement la philosophie des stoïciens) ;

3° la structure dialogale de l'alliance (avec un glissement progressif du particulier à l'universel, de Moïse à Abraham, et jusqu'à la création) ;

4° l'expérience vécue et réfléchie d'une mystique d'adhésion au Fils de Dieu dans son passage de la mort à la vie.

Rappelons également un élément important de la pensée paulinienne. L'affranchissement par rapport aux marqueurs culturels identitaires (circoncision, calendrier liturgique, règles alimentaires, etc.) étant acquis avec l'épître aux Galates, la liberté paulinienne n'est pas affranchissement vis-à-vis de la loi morale, mais la possibilité réelle, parce qu'elle est donnée, d'accomplir l'exigence divine. Il y a renversement par rapport à l'attitude « stoïque » du sage, et en même temps convergence, dans la libération vis-à-vis des passions ou du péché.

Ces prémisses étant posées, revenons succinctement sur les principaux acquis de notre lecture de l'épître aux Romains. La communauté de Rome à laquelle Paul s'adresse est mixte, c'est-à-dire composée de croyants d'origine juive ou païenne. Les controverses portant sur les observances légales étaient inévitables. Paul va tenter de dépasser ces divergences en posant la question de fond suivante : est-ce que la foi au Christ permet au croyant de s'affranchir des observances rituelles de la loi mosaïque ? Bien plus, il s'agit de la question de l'unité d'une « Église » composée à la fois de judéo-chrétiens

« observants » et de pagano-chrétiens. Sur ce point, rappelons que Paul a eu à tenir bon face aux Juifs qui voient en lui un apostat mais également contre les judéo-chrétiens (ce qui est notamment illustré par l'incident d'Antioche⁴). C'est en ce sens que, dans sa lettre aux Galates, les positions de Paul sont dures et

Il y a renversement par rapport à l'attitude « stoïque » du sage.

tranchées : ou la loi, ou la foi. Rien de plus, rien de moins. Or, si Paul reprend ici certains thèmes développés dans ses lettres aux Galates et aux Corinthiens, les circonstances le conduisent à faire une réflexion plus « subtile » sur le lien entre la loi, la foi et le salut. C'est ainsi que la lettre aux Romains apparaît comme une synthèse d'un homme qui réfléchit au sens de son action et à la logique interne qui sous-tend ses prises de position. Le dépassement des marqueurs identitaires est une question omniprésente dans l'épître aux Romains, même si celle-ci a été traitée de manière plus systématique dans la lettre aux Galates. Paul – qui s'interroge sur l'avantage supposé du Juif sur le païen – est amené à poser la question de la loi qu'il considère ici sous le double point de vue de la révélation et de la pratique. Cette réflexion conduit Paul à mettre en cause la prétendue supériorité du Juif sur le païen. Bien plus, en Rm 2,14-15, Paul reconnaît que les païens ont

la possibilité, par leur conscience, de reconnaître le dessein divin inscrit dans leur cœur. Paul ira même jusqu'à poser que le païen qui accomplit cette loi « intérieure » jugera le Juif qui transgresse la loi (Rm 2,27). C'est pourquoi, Paul conclut que, puisque tout homme – Juif ou païen – est sous l'emprise du péché, personne ne peut prétendre être justifié devant Dieu par les œuvres de la loi ; c'est la foi seule qui justifie (Rm 3,21). À la différence des épîtres aux Corinthiens et aux Galates, Paul adopte ici une attitude beaucoup plus sereine quant à la question des marqueurs identitaires (circoncision, calendrier liturgique, règles alimentaires, etc.), sans tomber toutefois dans l'indifférentisme. Paul tient à la fois compte de la bonne volonté des individus et de la conscience que chacun a de ses actes. L'ensemble du propos de Paul est ici ordonné à l'impératif de l'amour du prochain (Rm 12,9-10). C'est ainsi que Paul peut proclamer en Rm 10,12 qu'il n'y a plus de différence entre Juif et Grec, ce qu'il écrivait déjà en Ga 3,28⁵. Si Paul prône un dépassement des marqueurs identitaires au nom de l'égalité foncière entre Juifs et païens, c'est parce que c'est le même Dieu qui justifie, par la foi, les circoncis comme les incirconcis. Quant à l'épineuse question de l'ouverture à Dieu, elle trouve ici son expression dans le fait que nous nous ouvrons à Dieu lorsque nous lui donnons accès à nous-même. Et c'est grâce à cet accès donné par l'homme à Dieu que ce dernier peut transformer l'homme en lui permettant de répondre à l'exigence éthique et à l'exercice de la charité envers son prochain. Si « l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi » (Rm 3,28), il est légitime de se poser la question de l'actualité et de la pertinence de la mise en pratique

des exigences de la loi. Ceci est d'autant plus problématique que la foi et la loi poursuivent la même finalité, à savoir l'exercice de la charité. En fait, Paul confirme la valeur de la loi (Rm 3,31) mais met en cause son mode de fonctionnement. Il convient enfin de dire également quelques mots sur le rôle joué par l'Esprit-Saint car, comme le souligne Paul, libéré de la logique de la chair (qui marque l'homme du sceau de la mort en le vouant au péché), le croyant naît à une vie nouvelle caractérisée par la loi de l'Esprit (Rm 8,2). C'est donc le don de l'Esprit qui permet au croyant de mettre en œuvre la loi. Mais la loi dont il est ici question est une loi intériorisée, ordonnée à la seule exigence de la charité. Plus exactement, la charité exigée par la loi est mise en œuvre par Dieu lui-même et le croyant met la charité de Dieu en œuvre avec Dieu (Rm 8,4).

Concluons quant au contenu du concept paulinien de « liberté ». Ce que nous avons essayé de démontrer, c'est que la problématique que Paul soulève dans sa lettre aux Romains est, entre autres, une réflexion sur la manière de « dire », en termes nouveaux, la véritable identité universelle du judaïsme de Jésus. Paul doit en effet à la fois souligner la continuité et la rupture induite par Jésus au sein du judaïsme. À l'époque où Paul écrit sa lettre aux Romains, la situation des premières communautés est loin d'être idyllique et nous sommes très loin d'une unité, tant sur le plan des concepts que sur celui de la pratique. Certains ont essayé de comprendre le message de Jésus à l'intérieur du cadre d'un judaïsme lui-même composé de tendances diverses. D'autres ont essayé de faire coïncider le message de Jésus, une certaine forme de judaïsme et les exigences de ratio-

nalité du monde grec. D'autres encore ont reçu l'Évangile à partir de leur situation de païen. Nous devons être extrêmement attentifs à cette situation pour comprendre la portée du message de Paul. En effet, si le message de l'Évangile qu'il proclame est universel, il s'adresse cependant à des particu-

La charité exigée par la loi est mise en œuvre par Dieu.

liers venant d'horizons différents. D'autant plus que les situations auxquelles Paul est confronté sont beaucoup plus diverses que celles qu'a pu rencontrer Jésus durant son ministère terrestre. En effet, la prédication de Jésus s'est inscrite avant tout dans un contexte juif et palestinien tandis que le terrain de mission de Paul est l'empire romain, avec ses traditions religieuses et philosophiques multiples. Par exemple, parler de communauté de table en milieu palestinien ou dans le monde païen ne soulève pas les mêmes questions⁶, et la question de l'universalité ne se pose pas dans la même manière. Paul va donc devoir aborder la question du salut à partir d'un cadre différent qui est le fruit de sa propre culture : « dans l'espace politique et transcendant de la romanité qui lui donne son identité de citoyen, sa nationalité juive est donc tiraillée par la double culture qu'il [Paul] possède avec maîtrise : la culture juive pharisienne et la culture grecque »⁷. Liberté et universalité du salut se comprennent

donc chez Paul à partir de ce que nous venons de souligner. Mais, il convient encore de souligner un facteur important, bien mis en relief par Maurice Sachot :

« Mais le grec n'est pas resté une langue de traduction, une langue dans laquelle fut dite une chose qui était pensée dans une autre langue. Il a été le « vecteur interne », la langue dans laquelle le donné chrétien a été directement saisi, donc pensé et formulé à partir de catégories qui le structuraient et, avec elle, la pensée et la culture grecque. Et la catégorie majeure qui, dès le départ, parut pertinente pour situer et définir le donné chrétien fut celle de la philosophie »⁸.

Maurice Sachot s'inscrit dans la ligne de réflexion de Régis Debray sur la communication. L'axiome de base est exprimé par Régis Debray de la manière suivante : « L'objet de la transmission ne préexiste pas à l'opération de sa transmission⁹ ». Appliqué à Paul, ce principe dit que ce penseur juif « réfléchit » en grec la signification véritable des Écritures, la libération, que fait advenir la conversion au Christ de Dieu (cf. 2 Co 3,14-17). Ce qui le conduit à viser une définition nouvelle de l'être humain universel qui s'exprime certes en Ga 3,28, mais aussi, de façon plus subtile, en 1 Co 9, 20-21 : « J'ai été avec les Juifs comme un Juif, pour gagner les Juifs, avec ceux qui sont assujettis à la Loi, comme si je l'étais, alors que moi-même je ne le suis pas, pour gagner ceux qui sont assujettis à la Loi ; avec ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi, alors que je ne suis pas sans Loi de Dieu, puisque Christ est ma loi – pour gagner ceux qui sont sans loi ».

Serge HOLVOET

- 1 Le texte de cet article est une reprise légèrement modifiée des conclusions que nous avons développé dans : S. HOLVOET, *Être libéré et vivre pour le Seigneur. Une lecture de la lettre aux Romains (Patrimoines)*, Paris, Cerf, 2017, pp. 281-285.
- 2 Cf. R. BULTMANN, « Zur Geschichte der Paulus-Forschung », pp. 51-52: Und weiter! Stammen die Begriffe des Paulus zum andern Teil aus dem AT. und der jüdischen Tradition, so erwächst die Frage, ob das Widerspruchvolle Gebilde, als welches des Paulinismus bei Bousset doch erscheint, das richtige Bild ist; oder ob nicht doch ein einheitliches Anliegen des Paulus sichtbar gemacht werden kann, von dem her die Doppelheit seiner Sprache verständlich wird ; ob er nicht das Sein des Menschen in einer Tiefe erfaßt hat, von der aus alttestamentliche-jüdische und hellenistisch-agnostische Gedanken je ihr relatives Recht erhalten und zugleich in einem neuen Sinne sichtbar werden (Allons plus loin encore ! S'il est vrai que les concepts de Paul proviennent pour une part de l'Ancien Testament et de la tradition juive, se

pose alors la question de savoir si l'image pleine de contradictions que Bousset nous livre malgré tout du paulinisme est correcte ; ou bien s'il est possible quand même de mettre en évidence une pensée unifiée chez Paul, à partir de laquelle se comprendrait le caractère double de son langage ; ou s'il n'a pas conçu la situation de l'être humain avec une telle profondeur qu'il a ainsi pu faire droit à la fois à la pensée vétérotestamentaire et juive et aux idées hellénistiques et gnostiques, tout en leur donnant une portée nouvelle).

- 3 S. HOLVOET, *Être libéré et vivre pour le Seigneur. Une lecture de la lettre aux Romains (Patrimoines)*, Paris, Cerf, 2017.
- 4 En Ga 2,11-14, une délégation envoyée par Jacques convainc Pierre de ne plus partager de repas avec les pagano-chrétiens. Paul ne peut accepter ce « retournement » de Pierre, mais aussi de Barnabé et sans doute de la plupart des judéo-chrétiens d'Antioche.
- 5 À la différence du texte de la lettre aux Galates qui cherche à supprimer les différences au sein de la

communauté, Paul exprime ici une vision plus profonde qui cherche à assumer les différences dans le dépassement de celles-ci.

- 6 Il ne faut en effet pas confondre la question des interdits alimentaires et celle des règles de pureté ; les premières sont fondamentales et renvoient à la Torah tandis que les secondes ne sont que développements pharisiens ultérieurs. Lorsque des questions de communauté de table se posent à Jésus, elles ne concernent donc pas immédiatement la *kashrout* (la question ne se posant pas dans un espace géographique où la nourriture est presque exclusivement kasher), ce qui est différent de la situation de Paul amené à arbitrer sur la communauté de table et la consommation d'aliments qui ne sont pas kasher (viande issue des sacrifices, etc.).
- 7 M. SACHOT, *L'invention du Christ. Genèse d'une religion*, Paris, Odile Jacob (*Le champ médiologique*), 1998, p. 93.
- 8 *Ibidem*, p. 110.
- 9 R. DEBRAY, *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 37.

Des outils pour vivre la Semaine de prière pour l'unité chrétienne

Unité Chrétienne adapte et diffuse pour le monde francophone les documents internationaux préparés sous la responsabilité conjointe du Conseil œcuménique des Églises et du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Unité Chrétienne est une association (loi de 1901) pluriconfessionnelle qui ne reçoit aucune subvention des Églises. Par votre cotisation annuelle à l'association, d'un montant de 20 €, et par un don complémentaire, vous permettez la poursuite de l'œuvre œcuménique d'Unité Chrétienne.

Pour communiquer sur la Semaine de prière :

✓ L'affiche (30 cm x 50 cm)

Unité Chrétienne crée chaque année un visuel sur le thème choisi par le comité international de préparation. Ce visuel est décliné sur tous les outils, en particulier sur une grande affiche personnalisable. Il est également téléchargeable sur le site Internet, en bonne définition, pour réaliser vos propres tracts.

Pour diffuser largement la Semaine de prière :

✓ Le dépliant (8 pages, 10,5 cm x 15 cm)

Unité Chrétienne propose un dépliant de petit format, à glisser dans sa Bible ou son livre de prière, pour suivre la Semaine de

prière jour après jour. Ce dépliant contient l'essentiel : le thème de l'année, les références des textes bibliques et la prière pour chaque jour. Les paroisses et communautés les mettront à la disposition d'un large public dès le début du mois de janvier.

Pour préparer et célébrer la Semaine de prière :

✓ La brochure (48 pages, 16 cm x 24 cm)

La brochure contient tout le nécessaire à la préparation et la célébration de la Semaine :
 – Le développement du thème biblique,
 – Des articles de fond et des témoignages traitant de l'œcuménisme, cette année autour de la libération,
 – Un encart avec le schéma de la célébration œcuménique, ainsi que les lectures bibliques et la prière pour chacun des huit jours.

Le matériel permanent

✓ La carte postale (10,5 cm x 15 cm)

Déclinaison du visuel de la Semaine 2017 « Parole de réconciliation : l'amour du Christ nous presse », toujours d'actualité, à utiliser pour envoyer des vœux ou à conserver dans sa Bible.

✓ Les signets (6 cm x 19 cm)

Cinq signets – avec au verso une prière différente inspirée de l'abbé Couturier – à placer dans une Bible ou un autre livre, pour

garder en mémoire la nécessité de la prière pour l'unité.

✓ Les bougies (hauteur : 6,5 cm)

Avec en impression le graphisme d'Unité Chrétienne.

Participation financière

✓ Commande et paiement en ligne par carte bancaire :

Sur le site : www.unitechretienne.org

✓ Bon de commande à renvoyer par la Poste :

Pour la France : joindre si possible le paiement par chèque bancaire établi à l'ordre de "Unité Chrétienne".

Pour la Suisse : un bulletin de versement au nom de la Communauté des Églises dans le canton de Vaud (1015 Lausanne 17-515641-4) sera glissé dans votre colis.

Pour les autres pays : paiement par virement sur le compte

IBAN : FR82 2004 1010 0704 9379 5G03 837
 BIC : PSSTFRPPLOY

Renseignements et commandes :

Unité Chrétienne,

7 place saint Irénée

F - 69005 LYON,

Tél. : 04-78-42-11-67

semaine@unitechretienne.org

www.unitechretienne.org

Liberté chrétienne comme être ecclésial

Professeur de philosophie et théologie systématique à l'Université d'Athènes et au Centre orthodoxe du Patriarcat œcuménique à Chambésy-Genève, Constantin Delikostantis nous offre une magnifique méditation sur l'interaction entre l'idée de liberté et la vie communautaire en Église. Rappelant la spécificité de l'*éleutheria* dans les littératures pauliniennes - notamment les Galates - et johanniques, il montre comment la foi chrétienne libère la liberté de la tentation idolâtrique et mortelle de l'égoïsme !



D. R.

Le signe de notre époque, en particulier de notre culture occidentale, est l'hypertrophie du moi, l'égoïsme de la liberté, l'apothéose des droits individuels. L'individualisme rétrécit l'être humain et fonctionne contre la solidarité. L'autre apparaît comme un moyen de l'autoréalisation du sujet. L'autonomisme arrogant s'élève contre Dieu. L'homme moderne détrône Dieu pour trôner lui-même à sa place. On parle du « complexe d'autodéification », d'une névrose de la liberté illimitée.

Dans cette « captivité babylonienne » de la liberté, le discours sur cette notion est particulièrement actuel et crucial. Naturellement, un tel discours philosophique a déjà retenti par le passé et résonne encore aujourd'hui. Dès la naissance de la philosophie, la liberté a représenté un sujet central. Ce que la philosophie a affirmé comme le plus important, elle l'a proclamé en tant que philosophie de la liberté. De Socrate à Kant et jusqu'à la philosophie contemporaine, la liberté est exaltée comme « la seule forme de vie qui vaut la peine d'être vécue »¹.

Cependant, tout en constituant certes l'argument axial de la réflexion philosophique, la liberté est simultanément le concept le plus controversé. Au-delà de la confusion conceptuelle chez les philosophes, l'idée philosophique de la liberté est sou-

vent entremêlée avec les tendances anthropocentriques et individualistes.

Dans le christianisme, la liberté était soulignée et vécue comme la quintessence du salut, comme liberté christocentrique et commune. La liberté du chrétien est le nouvel être donné par notre incorporation à l'Église. C'est notre transition, par la grâce, de l'état de servitude à l'état de fils de Dieu. « Tu n'es donc plus esclave, mais fils » (Gal. 4, 7). Dans le corps du Christ, la liberté est le don, la voie et le but. Jésus Christ est le Grand Libérateur. Il a fondé le plus grand mouvement de liberté dans l'histoire de l'humanité. Sa présence est liberté et il agit toujours à travers la liberté. L'expression concrète de la liberté chrétienne est « aimer Dieu » et « aimer le prochain » (Math. 22, 35-40).

Le christianisme n'est pas une idéologie, mais une communauté vivante. « Le christianisme c'est l'Église »². La communauté eucharistique de l'Église est l'espace et le contenu de la liberté chrétienne. Pour cette raison, notre liberté se fonde sur le mystère de l'Église et se nourrit de ses sacrements. « Rien en réalité n'est aussi sacré que l'homme, du moment que Dieu est entré en communion avec sa propre nature [de l'homme] »³. La liberté du chrétien est donc l'essence de la vie en Christ.

Précisément parce que la liberté est le noyau de l'existence chrétienne, elle a toujours constitué, sous différents titres, une thématique centrale de la théologie. Lorsque la théologie parle de liberté, elle traite de quelque

chose de connu, de quelque chose de proprement chrétien. La théologie était, est et doit être essentiellement une théologie de la liberté. En dehors du mystère de la liberté, nous ne pouvons parler ni de Dieu trinitaire, ni de l'Économie divine, ni de l'homme, de sa chute et de son salut. La liberté est la vérité de notre existence comme personne. Elle est la base existentielle de notre identité orthodoxe, le thème axial de la théologie dans le dialogue avec le monde et la rencontre œcuménique entre le christianisme d'Occident et celui de l'Orient, dans le dialogue avec les religions et les idéologies, le dialogue avec la philosophie, qui continue même de nos jours à exprimer le soupçon de « folie » pour ceux qui annoncent « Jésus Christ, et celui-ci crucifié » (1 Cor. 2,2).

Saint Paul, le premier, a mis en lumière l'essence de la liberté chrétienne. Sa théologie est un éloge de la liberté⁴. L'apôtre Paul ne pense pas ici à une liberté philosophique, psychologique ou politique. Il se réfère à la libération de l'homme de la loi, du péché, du diable et de la mort. Il s'agit d'une action de la grâce divine, d'un affranchissement de l'homme, qui ne pourra jamais être accompli par ses seules forces.

La rencontre avec le Christ vivant – le crucifié et ressuscité – est l'expérience centrale et déterminante, le tournant décisif dans la vie de l'apôtre Paul. Sur la voie de Damas, elle lui révèle la possibilité d'une liberté profonde. Le terme *ἐλευθερία* devient dans ses Épitres et en particulier dans

l'Épître aux Galates, la *Magna Carta* de la liberté chrétienne, une catégorie théologique primordiale exprimant l'expérience unique de la rédemption. Le substantif « liberté » se rencontre sept fois chez lui. Nous ne le trouvons en revanche, pas même une seule fois, ni dans les Évangiles ni dans les Actes des apôtres. L'adjectif « libre » est utilisé seize fois chez Paul, tandis qu'il n'est présent qu'une seule fois chez Matthieu et deux fois chez Jean. La forme verbale « libérer », qui indique dans la liberté l'effet et le don de l'énergie libératrice de Dieu trinitaire, se rencontre sept fois chez Paul et deux chez Jean.

La phrase centrale de l'expérience rédemptrice et de la théologie de Paul est la suivante : « C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés » (Gal. 5, 1). Deux réalités sont ici à souligner : a) Le Christ est le fondement de notre liberté ; b) l'être nouveau que le Christ nous donne est la liberté. Le Christ est la vérité qui nous libère, et la vie humaine est véritable seulement comme liberté.

Pour saint Paul, il n'existe pas de possibilité de vie chrétienne en dehors de la communauté, en dehors de l'Église du Christ. L'Esprit de liberté est l'Esprit de communion. Liberté signifie existence ecclésiale. Elle est notre renouvellement dans l'Église et comme Église. Selon Alexander Schmemmann, « l'Église est elle-même liberté, et seule l'Église est liberté »⁵. L'espace sombre et étroit de l'ego est incapable de contenir l'Esprit du salut. Liberté signifie participation à la « grâce du Seigneur Jésus-Christ », à l'« *agapè* de Dieu (Père) » et à la « communion de l'Esprit Saint » (2 Cor. 13, 13). « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. 3, 17). La liberté du chrétien est ainsi associée à sa participation à la vie du Christ par le biais des sacrements de l'Église.

L'être nouveau de la liberté ne constitue pas un fait statique mais dynamique. Il est fondamentalement un être ecclésial. L'Église abolit l'obligation d'« amasser des trésors pour nous-mêmes » (cf. Luc 12, 21) dans le sens de l'« avoir » du « riche insensé », mais aussi de l'« être » plein de vanité autosuffisante du « pharisien ». La loi,

Passage d'une attitude possessive envers le monde à un usage eucharistique.

le péché et la mort signifient division, isolation, fermeture pour l'homme. La loi était liée avec l'esprit du pharisaïsme, le péché était une expression de l'arrogance humaine et de sa volonté d'autodéification et la mort était la définition de la fin des relations. La liberté libérée signalait l'ecclésialisation de l'homme, l'abolition du souci pour le moi propre et la libération pour l'amour du prochain. La liberté dans la vision de saint Paul est liée de manière inséparable à l'amour. « Pour vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, ne faites pas de cette liberté une occasion pour [satisfaire] la chair, mais par l'amour asservissez-vous les uns aux autres » (Gal. 5, 13). Le chrétien est l'homme le plus fraternel. Sa vie est liberté-en-communion. *Unus christianus, nullus christianus*.

Le salut de l'être humain n'existe pas indépendamment du salut et de la transfiguration de toute la création.

À la liberté eschatologique participe l'univers entier. « La création, en effet, a été soumise à la vanité -non de son gré, mais à cause de celui qui l'[y] a soumise- avec l'espérance, qu'elle aussi sera affranchie de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Rom. 8, 20-21). Dans la voie vers l'*Eschata*, la liberté chrétienne implique la restauration de la relation de l'homme avec la création dans son ensemble. Elle opère le passage d'une attitude possessive envers le monde à un usage eucharistique de la création ; de l'avoir et du posséder à l'être et au participer.

Il est évident que la liberté ne peut pas être seulement une notion paulinienne. Elle est en effet le centre de la théologie néotestamentaire. Le témoignage splendide de la littérature johannique, notamment, complète et intègre les aspects exaltés par Paul, soulignant avec emphase la vérité comme liberté et la liberté comme vérité, qui est le Christ même.

Dans son discours du 30 mai 2017, à l'occasion de son doctorat *honoris causa* de la faculté de théologie protestante de l'Université de Tübingen, le patriarche œcuménique Bartholomée s'exprimait en ces termes :

« Entre la liberté chrétienne et l'idée moderne de la liberté auto-centrique et autosotérique⁶, qui domine dans notre culture, il y a un fossé profond. Tandis que, pour le christianisme, la liberté est un don de la philanthropie divine, la liberté moderne est fondée dans l'idée de l'homme autonome et elle a la structure de l'autodétermination et de l'autoréalisation, laquelle peut aussi s'exprimer comme auto-isolation, comme *homo clausus*. Ici se trouve une différence centrale entre cette liberté et la *libertas christiana*, à laquelle

les œuvres de l'*agapè* appartiennent comme épreuve de l'authenticité de la foi... La liberté en Christ est liberté commune, à l'endroit duquel est l'Église »⁷.

Il est certainement difficile que cette vision de la liberté, don de la grâce et *agapè* dans la relation avec Dieu et le prochain, soit écoutée et comprise dans notre temps de l'autonomisme. Aujourd'hui le plus grand défi pour l'Église du Christ est de devenir elle-même un « défi » pour la liberté autonome, en tant que place

par excellence et réalité vécue de la liberté libérée, commune et solidaire.

Emil Brunner appelait Adam et Ève – ayant essayé de devenir « absolument libres » en fondant une existence indépendante de Dieu – « les prototypes de l'homme moderne »⁸. Etant donné que « le maximum de la dépendance de Dieu signifie en même temps le maximum de la liberté »⁹, où même que « la liberté de l'homme est identique avec sa dépendance de Dieu », le choix de l'homme moderne de chercher la liberté « en dehors et finalement contre la dépendance de

Dieu », était « sa faute tragique »¹⁰. Elle a conduit à un nouvel esclavage.

Dieu seul, respectueux de la liberté humaine et de la relation avec lui, est une source de liberté et créativité pour le fidèle. Il est la réponse authentique aux questions existentielles de l'homme. Cette liberté est aussi la réponse à l'individucentrisme, qui regarde l'Autre comme menace et restriction de sa propre liberté. Pour la foi chrétienne, l'Autre est la condition *sine qua non* de la liberté.

Notre monde n'a pas besoin d'un délire fondamentaliste du côté des religions. Nous avons besoin d'une religion sensible pour les aventures de la liberté humaine. Nous les chrétiens, nous sommes aujourd'hui appelés à protéger et sauver notre liberté libérée en face des libertés fausses, à défendre la liberté de Dieu-homme contre les libertés de l'homme-Dieu. C'est pourquoi le problème central de la vie humaine est la façon dont nous comprenons la liberté¹¹. L'avenir de l'humanité est lié à la compréhension de la vraie source de la liberté et de son but final.

Constantin DELIKOSTANTIS

Décès de l'abbé Laurent Villemin.



Le 10 août 2017, le jour même de la Saint-Laurent, le directeur de l'Institut supérieur d'études œcuméniques, l'abbé Laurent Villemin, s'est éteint à l'âge de 53 ans, à Bar-le-Duc, à la suite d'une longue maladie. Membre du groupe des Dombes et des Comités mixtes baptiste-catholique et catholique-orthodoxe, cet ecclésiologue, professeur au *Theologicum* de l'Institut catho-

lique de Paris avait consacré une thèse de doctorat sur les relations entre pouvoir d'ordre et pouvoir de juridiction¹. Chevalier de la Légion d'honneur et prix Gallet de l'Institut de France, titulaire de quatre maîtrises en sociologie, sciences sociales, philosophie et droit canonique, il avait exploré, dans son œuvre prolifique, plusieurs chantiers cruciaux pour le dialogue œcuménique tels que la théologie des institutions ecclésiales, le concile Vatican II ou encore les bases épistémologiques du droit canonique. Mgr Philippe Bordeyne, recteur de l'Institut catholique de Paris, a déploré la perte d'« un éminent spécialiste du dialogue œcuménique », et le métropolite Emmanuel, président de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France et co-président du comité mixte catholique-orthodoxe a exprimé sa gratitude, notamment pour l'engagement du père Villemin « auprès de si nombreux étudiants orthodoxes »².

Les obsèques, conformément à son souhait, ont été célébrées par Mgr Jean-Paul Gusching le 14 août 2017 dans la cathédrale de Verdun, où il avait été ordonné prêtre, devant une assemblée composée de représentants de différentes Églises chrétiennes.

1 Cf. *Pouvoir d'ordre et pouvoir de juridiction : histoire théologique de leur distinction*, Paris, Cerf, *Cogitatio fidei*, n° 228, 2003.

2 Ayant dirigé une vingtaine de thèses de doctorat, le père Laurent Villemin a conduit à bon terme, entre autres, celle d'Amphilochios Miltos, prêtre orthodoxe du diocèse de Démétrias (Volos, Grèce), intitulée « Collégialité catholique et synodalité orthodoxe. Recherches sur l'ecclésiologie du Concile Vatican II, ses sources, sa réception et son rôle dans le dialogue entre les Églises » et soutenue le 20 mai 2017.

1 K. POPPER, « Immanuel Kant. Der Philosoph der Aufklärung », dans J. POPPER/R. MALTER, (éd.), *Immanuel Kant zu ehren*, éd. Suhrkamp, Frankfurt a. M. 1974, 346.

2 G. FLOROVSKY, « La maison du Père », dans son *Anatomie des problèmes sur la foi*, éd. Rigopoulos, Thessalonique 1977, 102 (en traduction grec).

3 N. CABASILAS, *La vie en Christ*, VI, 14.

4 Cf. C. DELIKOSTANTIS, *L'éthos de la liberté*, éd. Dommos, Athènes 1990, 32-39 (en grec).

5 A. SCHMEMMANN, « Liberté dans l'Église » dans *Théologie d'aujourd'hui et de demain*, éd. du Cerf, Paris 1967, 184.

6 NDLR : Compris, selon son étymologie (*autós* : soi-même ; *sotér* : sauveur, libérateur) comme le caractère de ce qui se sauve par soi-même.

7 Cf. <https://www.patriarchate.org/-/ansprache-des-okumenischen-patriarchen-bartholomaios-beim-abendessen-tubingen-30-05-2017->.

8 E. BRUNNER, *Christentum und Kultur*, Theologischer Verlag, Zürich 1979, 149-150.

9 *Ibid.*, 148.

10 *Ibid.*, 157-158.

11 Cf. C. DELIKOSTANTIS, *L'éthos de la liberté*, 123-129.

La liberté chrétienne des entrepreneurs

Anne Duthilleul, présidente de la Commission Repères des Entrepreneurs et dirigeants chrétiens (EDC) et Gérard Lacour, membre des EDC en Poitou Charentes, chef d'entreprise et conseiller spirituel protestant au sein du mouvement témoignent ici de la beauté et de l'efficacité de la notion de liberté chrétienne lorsqu'elle est développée dans le monde de l'entreprise !

Les philosophes grecs puis chrétiens ont défini la notion de liberté humaine comme le propre de l'homme parmi les autres créatures. La liberté est proprement humaine d'abord, avant d'être la liberté chrétienne. Aujourd'hui comment s'incarne cette notion qui est un vrai atout dans nos vies d'Entrepreneurs et Dirigeants chrétiens ?

La liberté est vue par les philosophes, non seulement par les chrétiens, comme une qualité intrinsèque, qui permet à l'homme d'agir sans être prédéterminé, en inventant son acte à tout moment, grâce à son libre-arbitre. Elle fait appel à son intelligence, très sollicitée dans l'enseignement des philosophes grecs ou chrétiens, notamment St Thomas d'Aquin.

Qualité intrinsèque de tout homme, la liberté humaine est éclairée par toute connaissance qui lui permet d'agir de façon ajustée aux circonstances et aux personnes rencontrées. Mettre en toute clarté nos intentions, nos buts, nos moyens et le contexte dans lequel nous agissons est la façon la plus sûre d'avancer en terrain solide, de bâtir sur le roc et de prendre des décisions réfléchies.

Il s'agit d'abord **d'éclairer nos intelligences...** Et c'est là que les chrétiens détiennent un atout supplémentaire, en la personne du Christ : n'est-Il pas la Lumière du monde ? C'est ce que nous dit le Christ : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » et « la Vérité vous rendra libres ». Notre compréhension du monde en tant que chrétiens nous donne ainsi un éclairage exceptionnel, qui ne facilite

nos décisions qu'en apparence... Car l'exigence que cette vision apporte avec elle est grande : rien moins que la mission de prendre soin de toute la Création et avec elle de construire le Royaume !

La liberté humaine se double ainsi d'une ardente obligation pour les chrétiens. Comme nous le disons dans cette prière : « Donne-nous la claire vision de ce qu'il faut faire et la force de l'accomplir ! ».

On retrouve cette complémentarité dans l'expérience protestante de la foi : entre intuition et raison, entre action et discernement, entre grâce de Dieu et reconnaissance de l'homme... C'est ce qui conduit chacun de nous à agir selon sa vocation (de même racine en allemand que le mot travail), pour contribuer à construire le Royaume de Dieu qui commence aujourd'hui, en bon « lieu-tenant » de Dieu. Et le chef d'entreprise chrétien en particulier perçoit sa mission comme cet appel à agir.

Car la liberté n'est pas seulement la contemplation de la Vérité, elle est mouvement vers celle-ci, vers le Bien et le Bon, reconnus comme tels à sa lumière. Elle est **une énergie pour l'action**. Ce moteur est aussi inscrit en tout homme et fait partie de sa liberté propre. Vision et action se conjuguent dans l'homme qui est fait pour chercher, pour progresser et pour dépasser ce qu'il atteint, en permanence.

Simone Weil a bien mis en évidence le désespoir qu'entraîne une vie où tout semble figé, où chaque jour sera semblable au précédent et

n'apportera aucun progrès personnel. L'inutilité aux

autres, mais aussi à soi-même pour continuer à grandir, est la pire des choses. C'est bien la preuve que l'on ne s'épanouit que dans la recherche constante d'un « mieux ».

En particulier, dans le travail, l'homme s'engage totalement, dans l'entreprise et à l'extérieur, au service des « parties prenantes » et de toute la société, et progresse lui-même par cette utilité sociale. Les deux objectifs sont complémentaires. Nous avons trop souvent tendance à séparer les vies professionnelle et personnelle comme deux vies parallèles. Ce n'est pas la réalité de l'existence : nous n'avons qu'une vie et qu'un seul être. A nous d'être cohérents et de vivre dans l'unité intérieure.

La complémentarité qui existe entre les différents volets de l'existence humaine peut aussi être invoquée dans le contenu de notre travail, de notre créativité. En effet, c'est souvent entre des contraintes fortes, parfois apparemment contradictoires, que nous devons trouver le chemin de l'accomplissement de notre mission. Ainsi l'entrepreneur doit-il affronter de multiples obstacles et de nombreuses exigences pour réaliser son projet, ce qu'il ne peut faire qu'avec la collaboration de tous ses salariés et partenaires.

Il est difficile pour l'entrepreneur d'exposer les motivations profondes qui sont à la source de ses actions, car il est difficile de faire la part des choses, c'est-à-dire celle qui dépend



de notre volonté, notre intelligence, notre courage, nos compétences, notre appréciation des risques, et celle qui dépend d'éléments extérieurs plus ou moins maîtrisables et incertains, de l'entourage, ou bien de ce qu'on peut appeler la chance, que le chrétien appelle Providence.

Mais pour nous la foi est sans doute un moteur de persévérance : « Je crois que mon sens de la liberté chrétienne alliée à l'exemple-présence du Christ qui « fait toutes choses nouvelles » m'a toujours permis de ne pas rester dans des situations fermées et de pouvoir toujours choisir la vie »¹.

Il ne s'agit pas de choisir entre plusieurs possibilités satisfaisant chacune une partie des contraintes, mais d'inventer une solution nouvelle, adaptée à la situation.

C'est ainsi que dans une négociation, la mise en lumière des objectifs ultimes de chaque partie permet de bâtir entre les positions divergentes une conclusion qui satisfait les uns et les autres. L'expérience de grands projets industriels le montre, dans un contexte où il faut concilier les points de vue de grands groupes internationaux, des populations locales et des responsables politiques, et les exigences réglementaires pour la sécurité et la protection de l'environnement. De même, l'architecte, face à des contraintes apparemment inconciliables, invente un projet qui « rentre

dans l'épure » et remplit les objectifs visés, après un travail de conception mené de façon itérative avec ses clients.

Cette capacité d'invention découle directement de la liberté humaine. Elle est accordée à tout homme, quel qu'il soit, et cela confère à celui-ci une dignité inaltérable, malgré ses faiblesses, et une responsabilité à la mesure des moyens dont il dispose.

Notre liberté grandit et acquiert toute sa puissance quand nous l'orientons vers le bien, c'est-à-dire ce qui nous convient pour être pleinement nous-mêmes, ce pour quoi nous sommes faits.

Nous avons donc à discerner dans notre vie ce pour quoi nous sommes faits : quelles sont nos capacités, ce qui nous rend heureux, ce que nous apportons de « valeur ajoutée » aux autres, dans l'entreprise ou à l'extérieur... Ce qui à la fois nous attire et nous pousse à agir « mieux », c'est-à-dire avec bienveillance, avec altruisme, avec amour.

Car nous sommes **des êtres de relations**. La liberté n'est pas uniquement pour soi, seul face aux autres. Elle nous conduit aussi à œuvrer avec et pour notre environnement, Création et créatures qui nous sont confiées. Comme nous le rappelle le pape François dans l'encyclique *Laudato Si'*, nous en sommes res-

ponsables. Et, pour nous chrétiens, Dieu attend notre réponse « libre » et confiante. Car la liberté ne s'exerce jamais mieux que dans la confiance en soi, en l'autre et *in fine* en Dieu qui nous accorde sa Grâce selon nos besoins. Et si nous sommes parfois forts et parfois faibles, nous savons que « ceux qui grandissent, grandissent par sa force ; ceux qui tombent, tombent dans ses bras ».

C'est pourquoi St Thomas d'Aquin a pu dire à la fin de son enseignement : « Pour aimer il faut connaître, et pour connaître il faut aimer ». C'est indissociable et complémentaire !

Pour illustrer ces propos, l'expérience de Gérard Lacour, entrepreneur, qui s'est relancé dans une nouvelle aventure industrielle, montre que la liberté personnelle donnée par la foi et le plein engagement dans la vie professionnelle sont des éléments essentiels de la vie humaine. Ils peuvent paraître en opposition, mais ils sont en fait en « contradiction féconde » et forment un couple qui constitue un véritable moteur d'action pour l'entrepreneur.

Anne DUTHILLEUL
& Gérard LACOUR

¹ Voir témoignage de Gérard Lacour, membre des Entrepreneurs et Dirigeants chrétiens, ci-après.

Témoignage de Gérard Lacour, entrepreneur, qui relance à 70 ans une nouvelle activité.

Tout d'abord, je veux rappeler l'importance de « savoir faire mémoire de toutes les traditions », selon les mots de Paul Ricœur, comme une source essentielle de confiance pour ouvrir un ave-

nir. Confiance simplement parce que je re-connaiss que je viens de loin, que j'ai reçu en partage un héritage, non pas matériel, mais culturel et spirituel, et qu'en conséquence ma vocation est

de le bonifier avec mes forces et mes moyens, pas plus, mais pas moins, dans une perspective de coopération à la construction du Royaume de Dieu, en « bon lieu-tenant ».

Né dans une famille protestante, à la tête pendant presque 2 siècles d'une importante entreprise d'ennoblissement textile au fond d'une vallée alsacienne, ma destinée était tracée en tant que futur « patron » de cette entreprise familiale dans un environnement plutôt « paternaliste ». Le décès accidentel de mon père lorsque j'avais 13 ans et de longs problèmes de succession ont conduit à la perte de ce petit « empire familial » au moment où j'arrivais à l'âge de travailler. Ce fut mon premier acte professionnel : dépôt de bilan, cession de l'entreprise, perte de la quasi-totalité de la richesse familiale, mais sauvetage « social » avec peu de licenciements sur les 1500 personnes qui en dépendaient.

Et ce Don s'est avéré être une Grâce : avoir tout perdu en biens matériels, devoir repartir de rien « comme tout le monde » et ne compter que sur son intelligence, son travail, sa ténacité, sa pensée, son action. Grâce parce que cela m'a donné une foi plus « existentielle » que celle reçue par mon éducation protestante. Je pense ainsi souvent à Albert Schweitzer qui disait que c'est parce qu'il agit qu'il a la foi, pas le contraire.

Je me suis donc formé en travaillant dans tous les maillons (de la filature à la confection) de toutes les filières textiles (coton, laine, lin et aujourd'hui soie...), à des fonctions de production, direction commerciale et générale. J'ai pu créer le poste de recherche et développement du plus grand groupe d'ennoblissement textile d'Europe et y trouver des pistes de création encore fécondes aujourd'hui. J'ai également eu la chance, dans mon univers familial et professionnel de l'est de la France,

de baigner dans l'héritage du christianisme social protestant (Oberlin, Falot, Legrand et les industriels qu'ils ont influencés). J'en ai été profondément marqué et me suis senti investi d'une responsabilité à cet égard.

Après cette formation de 10 années dans les fleurons de l'industrie textile, j'ai créé à partir d'une innovation technique un atelier d'apprêts textiles dans les Vosges qui a connu une croissance rapide, pour aboutir en 20 ans à un petit groupe textile de 5 usines et 200 personnes. Ont suivi 10 ans de luttes pour la survie, l'équation « volume-marges-charges-perspectives de marché » étant devenue impossible à résoudre sans casse. J'ai à mon tour beaucoup perdu...

Aujourd'hui j'ai repris avec un ami une entreprise de fabrication de tissus de soie en déclin, mais en bonne santé financière, donc avec les moyens de la relancer et de la redéployer. Nous n'avons pas d'usines en propre, mais nous nous chargeons de la création, du flux de matières premières, de leur transformation chez des sous-traitants et de leur vente dans la haute couture, l'industrie du luxe et vers quelques « niches » de créateurs indépendants à l'échelle mondiale.

Je constate avec joie, reconnaissance et enthousiasme que mon expérience permet de mettre en pratique de manière inattendue des transferts d'idées et de technologie extrêmement féconds. C'est ainsi que sortent de nouveaux tissus. Des liens se sont tissés avec de petits ateliers français et plus lointains qui commençaient à désespérer. Je m'efforce ainsi de redonner confiance et vie à une petite filière dans laquelle se trouvent des femmes et des hommes avec un merveilleux savoir-faire et un « amour du métier ».

En même temps, nous avons lancé la recherche d'une nouvelle fibre végétale au Sénégal. Autour de ces projets, l'association bienveillante et passionnée de personnes compétentes, chacune spécialiste de son domaine, est à la fois source de joie et d'efficacité.

Pour nos productions courantes et nos relations avec nos fournisseurs, je bénéficie d'un retour d'expérience extraordinaire : ayant connu profondément les situations de donneur d'ordre et de sous-traitant, j'ai pu installer de nouvelles relations que j'appelle « **entreprendre en alliance** », où les clients ne sont pas absents et où nous cherchons à partager le mieux possible la création, la production, les responsabilités et les marges. Dans ce cas aussi, le souci mutuel des autres est une source de joie qui génère de l'efficacité et vice versa.

En conclusion, je crois que, dans toutes ces épreuves, j'ai été beaucoup aidé par beaucoup de monde, de tous horizons et de toutes conditions sociales. Dans certaines usines, ceux qui me remontaient le moral, c'étaient les ouvriers, dont ceux qui allaient ou risquaient d'être licenciés. J'ai eu la chance de travailler avec des collaborateurs fidèles et amis et avec en premier lieu mon épouse.

De mon côté, j'avais *a priori* un regard bienveillant et j'étais toujours prêt à aller défendre une « cause perdue », à aider dans la mesure de tout mon possible, à ne pas hésiter à parler et agir contre ce que je trouvais injuste ou une contre-vérité.

J'ai aussi toujours pensé que le terrain de ma mission de chrétien était l'entreprise, et que pour cela il fallait une parole libre, une liberté de Parole et d'action.

Rendez-vous avec le cardinal Kurt Koch

Unité des Chrétiens est fière de publier cet entretien avec Son Éminence le cardinal Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Retraçant son parcours humain, chrétien et pastoral, le cardinal nous offre des convictions fortes et personnelles sur l'avenir de l'œcuménisme, ses enjeux et ses défis. Il expose ici l'état des dialogues bilatéraux de l'Église catholique et des autres Églises et Communautés chrétiennes. Il dresse un bilan œcuménique des différents pontificats de Jean XXIII jusqu'à François.

Né en Suisse, pays empreint de diversités confessionnelles et culturelles et simultanément conscient de former une seule nation, j'ai vécu dans une société dans laquelle il y a beaucoup de mariages mixtes. Ce fut pour moi un encouragement dès ma jeunesse à développer un intérêt pour l'œcuménisme. En effet, dans la vie quotidienne, j'ai fréquenté des camarades d'autres confessions et aussi des foyers interconfessionnels. Ainsi, spontanément, j'ai entretenu une connaissance du monde protestant, fondée sur l'amitié avec mes camarades et le concret de la vie. C'est à mon sens une bonne porte d'entrée à l'œcuménisme.

À l'âge de 12 ans, j'ai été profondément marqué et interpellé par un passage de l'évangile proclamé le Vendredi Saint dans l'église de ma paroisse. Dans le récit évangélique de la Passion selon Saint Jean, le Seigneur Jésus est dépouillé de ses vêtements avant d'être suspendu à la croix (Jn 19, 23-24). L'évangéliste nous rapporte que les soldats se partagèrent les vêtements en quatre parts, une pour chacun. Cependant, la tunique du Christ était tissée tout d'une pièce de haut en bas et sans coutures. Ils n'osèrent pas la déchirer, de peur de l'abîmer. Ils la tirèrent donc au sort. J'ai été vivement attristé par ce que je venais de comprendre. En effet, j'ai eu l'intuition que cette tunique représentait l'Église, le Corps du Christ. La dramatique réalité de la division des chrétiens se manifestait à moi dans le destin de cette sainte tunique. Les soldats n'ont pas voulu la déchirer. Les

chrétiens, eux, l'ont fait. C'est une idée tragique. Elle s'est imposée à moi. Elle continue à mouvoir mon action en faveur de l'unité des Chrétiens : ce que les soldats païens n'ont pas osé faire, nous les chrétiens l'avons fait...

J'ai eu la chance de poursuivre mes études de théologie à la Faculté de théologie de l'Université de Lucerne. Cette institution s'était dotée d'une



© Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens

chaire pour la théologie œcuménique. Chaque semestre, nous avions le privilège de bénéficier des enseignements d'un autre professeur. Ce fut donc pour moi un bon panorama des théologies chrétiennes. Au cours de mes études, beaucoup de théologiens m'ont marqué. Je pense particulièrement à Martin Luther et surtout à Karl Barth et à sa *Dogmatique ecclésiale*. Il y a aussi toute l'œuvre théologique de Wolfhart Pannenberg. Cet auteur m'a fortement impressionné. Je décidais donc de lui consacrer ma thèse de doctorat « Dieu de l'histoire. La théologie de l'histoire chez Wolfhart

Pannenberg comme paradigme d'une théologie philosophique dans une perspective œcuménique », soutenue en 1987. La théologie de l'histoire de Pannenberg développe véritablement, selon moi, un nouveau paradigme. Elle ose entrer dans la confrontation historique entre la théologie naturelle et la théologie de la révélation. J'ai soutenu la thèse que la théologie de l'histoire, développée par Pannenberg, offre une réconciliation entre la tradition catholique et ses références à la théologie naturelle et la vision protestante, axée sur la théologie de la révélation. En plus de Pannenberg, j'ai été particulièrement impressionné par le théologien français Henri de Lubac dont la théologie est très œcuménique. Enfin, je ne peux pas ne pas mentionner le théologien Joseph Ratzinger !

Parmi toutes les dimensions de l'action pour l'unité des chrétiens, je suis singulièrement frappé, hélas, par l'acuité de l'œcuménisme du sang. Ce thème est très cher au pape François. Il est malheureusement de plus en plus prégnant et plus que jamais d'actualité. Peu de gens le savent, mais 80 % des êtres humains persécutés au nom de leur religion sont chrétiens. Il s'agit d'un thème très important pour l'œcuménisme. Chaque communauté chrétienne, chaque Église a ses martyrs. Nous devons bien le comprendre : les chrétiens ne sont pas persécutés parce qu'ils seraient réformés, catholiques romains, orthodoxes, évangéliques. Ils sont martyrisés parce qu'ils sont chrétiens. Le martyr possède une dimension fondamentalement œcuménique,

et on peut parler d'un œcuménisme des martyrs. Ce thème était déjà significativement développé chez le saint pape Jean-Paul II. Le pape François ose proposer une idée éminemment paradoxale, cependant tout à fait pertinente. Les persécuteurs auraient une meilleure vision de l'œcuménisme que les chrétiens, parce qu'ils savent que les chrétiens sont uns. Dans le martyre, nous sommes déjà unis. L'œcuménisme des martyrs aidera assurément à retrouver l'unité. M'inspirant de l'adage de Tertullien, je suis fermement convaincu que le sang des martyrs serait une fois de plus la semence et le ciment de l'unité chrétienne.

Souvent, je m'interroge : que pouvons-nous faire pour les chrétiens persécutés ? Il convient d'abord de penser à tous les fidèles du Christ martyrisés. Je me souviens d'avoir visité en Jordanie un centre de réfugiés dont la plupart venait d'Irak et de Syrie. Le message, aussi poignant qu'unanime, était : ne nous oubliez pas ! Nous devons aussi, avec fidélité et humilité, persévérer dans la prière afin que l'Esprit Saint les console et les soutienne. Nous avons aussi une mission irremplaçable de témoignage, nous qui pouvons parler. Il est de notre devoir et de notre responsabilité, impérieuse et sacrée, de témoigner de cette réalité triste auprès de l'opinion publique, des responsables politiques et économiques, des personnes de bonne volonté.

On me pose souvent la question de l'implication de l'Église catholique dans les dialogues œcuméniques. Pour moi, il s'agit d'abord d'une question de méthodologie. L'Église catholique est davantage impliquée dans des dialogues bilatéraux que multilatéraux. La tradition du dialogue œcuménique

a développé en moi cette conviction épistémologique profonde. Pour retrouver l'unité, il faut traiter les sujets bilatéralement, d'Église à Église. En effet, les problématiques sont presque toujours différentes. Mais j'en suis convaincu : le temps arrivera bientôt où nous devrons travailler davantage ensemble en dialogues multilatéraux.

En ce qui concerne le dialogue multilatéral, l'Église catholique n'est pas membre du Conseil œcuménique des Églises (CEO), mais elle collabore avec lui, surtout dans le *Joint Working Group*, dans le Comité pour la préparation de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens et aussi aux travaux du *Global Christian Forum*. Et elle est surtout membre de la Commission *Faith and Order*.

Le COE a toujours eu deux jambes : sa commission théologique *Faith and Order* et le service consacré au christianisme pratique : *Life and work*, dans lequel on traite davantage de thèmes socio-éthiques que théologiques. La commission *Faith and Order* a produit par son travail le document *L'Église. Vers une vision commune*. Il s'agit d'une excellente initiative pour trouver un plus grand consensus sur la théologie de l'Église.

Je suis moi-même vraiment passionné, dans ma recherche théologique et dans mon ministère au service de ce dicastère, par les problématiques développées dans ce document. Lors de ma conférence¹ donnée le 6 décembre 2016 à la cathédrale de Strasbourg² à l'occasion du cinquième centenaire de la Réforme, j'ai défendu la thèse que je rappelle maintenant. Nous devons continuer à avancer aujourd'hui sur le chemin de l'unité, malgré la pensée relativiste post-moderne refusant l'unité et favorisant le pluralisme. Il convient de retrouver un nouvel équilibre entre

unité et pluralité. Blaise Pascal a écrit une fois que l'unité sans la pluralité devient tyrannie, mais que la pluralité sans l'unité devient anarchie. Dans l'œcuménisme aussi il faut trouver un chemin entre tyrannie et anarchie.

Du côté protestant, on dit souvent que la Réforme avait introduit un pluralisme ecclésiologique et doctrinal dans le christianisme. Mais il faut rappeler que Martin Luther ne voulait pas la division de l'Église et la création d'une nouvelle Église, mais la Réforme de l'Église. Le pluralisme est plutôt une conséquence non de la Réforme mais de la division qui a eu lieu plus tard.

Chaque société a besoin d'un équilibre entre unité et pluralité, c'est-à-dire d'une unité dans la diversité des pensées, des mentalités et des cultures et de la réconciliation entre la légitime pluralité de tous les hommes et un esprit d'unité de la famille humaine. Le christianisme aussi vit dans des cultures différentes, surtout entre Orient et Occident. C'est pourquoi l'œcuménisme doit avoir aussi une dimension culturelle. Pour approfondir l'unité des chrétiens au niveau culturel, on peut organiser des concerts communs, des expositions et aussi des événements particulièrement religieux comme par exemple la vénération des reliques. Cette pratique permet d'inclure aussi les croyants dans le mouvement œcuménique. Il est très bon que les responsables des différentes Églises se rencontrent, mais pour continuer le chemin œcuménique il est important que les croyants participent à ce chemin. Je pense par exemple au grand succès de la venue des reliques de saint Nicolas de Bari à Moscou qui était une des heureuses conséquences de la rencontre de la Havane entre le Saint Père François et le Patriarche Cyrille de Moscou et de toute la Russie.

De profondes mutations ont marqué l'œcuménisme au cours des dernières années et décennies. La première est la plus fondamentale. Elle réside dans le fait que nous n'avons plus une vision commune du but de l'œcuménisme, c'est-à-dire du rétablissement de l'unité des chrétiens. C'est un problème grave. Si on ne connaît pas le but, on ne peut pas définir le chemin, et les diverses Églises risquent d'avancer dans des directions différentes. L'Église catholique envisage comme but de l'œcuménisme l'unité dans la foi, dans les sacrements et dans les ministères. Au contraire, pas peu de Communautés issues de la Réforme ont la vision d'une mutuelle reconnaissance de toutes les réalités ecclésiales comme parties de l'Église une du Christ. La raison de ces visions différentes réside dans le fait que chaque l'Église a sa propre théologie de l'Église et de son unité. Elle entend faire advenir son ecclésiologie comme le but de l'œcuménisme. Parce que nous avons autant de visions du but de l'œcuménisme que d'ecclésiologies confessionnelles, il faut approfondir l'ecclésiologie dans les dialogues œcuméniques.

Le deuxième changement concerne la plus grande fragmentation des communautés ecclésiales, surtout dans le monde du protestantisme. De nouvelles Églises ne cessent de s'établir. Et ces nouvelles Églises veulent aussi entrer dans un dialogue avec l'Église catholique. Bien sûr nous voulons laisser la porte ouverte pour des dialogues différents, mais il faut faire attention de ne pas mécontenter les Églises desquelles les nouvelles communautés se sont séparées. Et quelquefois je me sens obligé de dire que le nom de notre dicastère est « promotion de l'unité des chrétiens » et pas promotion de nouvelles Églises.

Le troisième changement concerne l'éthique chrétienne. De nouvelles tensions y sont apparues. Dans les années quatre-vingt, on connaissait le leitmotiv œcuménique : 'la foi divise mais l'action unit'. Maintenant, c'est presque le contraire. Nous avons pu approfondir beaucoup de questions de foi, et nous avons pu faire l'expé-

Nous n'avons plus une vision commune du but de l'œcuménisme.

rience que la foi unit, par exemple avec la réception croissante dans le monde protestant de la Déclaration commune sur la justification de 1999³. Mais l'action c'est-à-dire la vision éthique, ne semble plus être un lieu naturel de consensus. Je pense surtout aux grandes questions bioéthiques au commencement et à la fin de la vie humaine aux questions de la famille, du mariage, de la sexualité et de la théorie ou idéologie du *gender*. Ce problème est un grand défi. Si les différentes Églises ne peuvent pas parler d'une seule voix sur ces thèmes fondamentaux de la vie humaine et de la convivialité dans la société, je crains que la parole du christianisme ne s'affaiblisse de plus en plus dans notre monde ; et cela nuit à l'œcuménisme. Toutes les questions éthiques se réfèrent à l'anthropologie ; c'est pourquoi il me semble nécessaire d'approfondir les questions anthropologiques. La rédaction d'une anthropologie chrétienne œcuménique serait un grand défi aujourd'hui et pour le futur.

Enfin, la quatrième évolution est la grande croissance des communautés protestantes évangéliques pentecôtistes. On assiste à une véritable « pentecôtisation » du christianisme. Le défi est d'autant plus prégnant que l'agenda du dialogue est tout à fait autre avec ces communautés en comparaison avec les Églises protestantes historiques. Avec quelques groupes on a commencé à dialoguer, bien sûr avec une nouvelle méthodologie. Mais il y a aussi des communautés chez lesquelles on doit remarquer quelques tendances anti-œcuméniques et anti-catholiques. Mais à cet effet, nous sommes très heureux de bénéficier de la riche expérience du Saint Père. Le Pape François a beaucoup de relations parmi les protestants évangéliques d'Amérique du Sud. Il les invite à venir à Rome. Cette expérience personnelle aide beaucoup à surmonter des préjugés anticatholiques et à ouvrir la porte pour de nouveaux dialogues œcuméniques.

Afin de bien faire comprendre l'enjeu, j'aimerais approfondir la notion de « *subsistit in* », présente en *Lumen Gentium* 8, la constitution dogmatique sur l'Église du concile Vatican II. J'ai bien conscience qu'il s'agit d'un thème complexe, et on a pu dire déjà, pendant le concile, que ce thème ferait couler encore beaucoup d'encre.

En ce problème réside aussi la question œcuménique. Pour nous catholiques, nous croyons que l'unité de l'Église n'est pas platonique mais est déjà réalisée dans l'Église catholique. Néanmoins, en dehors d'elle, il n'y a pas un *vacuum* ecclésial ! Il y a des réalités ecclésiales. Il faut vraiment comprendre que c'est une formule d'ouverture pour la reconnaissance d'une certaine ecclésialité des autres Églises chrétiennes.

Sur ce thème, la déclaration *Dominus Iesus* de la Congrégation pour la doctrine de la foi en 2000 a été mal comprise. Ce texte voulait expliquer que les communautés et Églises issues de la Réforme n'étaient pas Églises au sens propre où l'Église catholique se comprend. Mon prédécesseur comme président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, le cardinal Walter Kasper, a proposé de parler d'une Église d'une autre sorte que l'Église catholique romaine. Et le pape Benoît XVI a repris cette terminologie dans sa grande interview avec Peter Seewald, *Lumière du monde, l'Église et les signes du temps*.

Bien sûr, il s'agit d'une question d'épistémologie œcuménique délicate et importante. Certains partenaires reprochent à notre vision ecclésiologique d'être absolue mais sans se rendre compte qu'eux aussi se retrouvent dans la tentation de traiter leur vision de l'unité ecclésiale comme la solution œcuménique définitive. Chacun porte en lui ce désir autoréférentiel que l'autre devienne comme lui. Mais l'œcuménisme est le meilleur remède pour se purifier de cette tentation de « mêmété », pour reprendre une parole du philosophe Paul Ricœur.

Il ne s'agit pas de remettre en question sa propre ecclésiologie. Mais il faut voir que le thème central de l'œcuménisme est l'échange des dons. Aucune Église n'est trop riche, pour qu'elle n'ait pas besoin d'un enrichissement de la part d'autres Églises. Mais aucune Église n'est trop pauvre, pour qu'elle ne puisse pas donner une contribution particulière pour le rétablissement de l'unité de l'Église.

C'est bien ainsi que l'Église catholique comprend la notion de la « diversité réconciliée ». Mais il faut toujours clarifier ce que l'on pense quand on use de cette terminologie. Beaucoup

de protestants, dans le prolongement de leur ecclésiologie, utilisent ce terme comme une description de la situation œcuménique actuelle, une sorte de *statu quo* de coexistence pacifique entre les différentes Églises. Les catholiques voient dans la « diversité réconciliée » plutôt la finalité ultime du cheminement œcuménique, dans le sens qu'il

Chacun porte en lui ce désir autoréférentiel.

faut surpasser les différences encore séparatrices et respecter et estimer les différences qui ne sont plus raison de la séparation, mais de la réconciliation entre les Églises.

En effet, sans la recherche de l'unité visible, l'Église catholique est persuadée que la foi chrétienne renoncerait à elle-même. L'unité de l'Église est la volonté du Seigneur ! Le fondement de tout l'œcuménisme est la prière sacerdotale de Jésus en Jn 17. Il est significatif que Jésus ne commande pas l'unité mais il prie pour l'unité. C'est pourquoi la prière pour l'unité des chrétiens est l'obligation fondamentale d'un véritable œcuménisme, et l'œcuménisme spirituel est l'âme de tout le mouvement œcuménique comme le dit le décret sur l'œcuménisme *Unitatis redintegratio* du Concile Vatican II. Il faudrait aussi citer, entre autres, Eph 4, 1-6 : « ...un seul Seigneur, une seule foi un seul baptême... ». Si nous prenons au sérieux ces traces bibliques, il n'y a pas d'alternative pour l'œcuménisme. La recherche de l'unité est essentielle pour la foi chrétienne.

En prolongement, j'aimerais évoquer brièvement ici des dialogues œcuméniques dans lesquels l'Église catholique est engagée sous la responsabilité du dicastère que je l'ai honneur de diriger.

Depuis 2004, avec les Églises orthodoxes orientales, la commission mixte internationale est dans la 3^e phase du dialogue. Après la publication de deux documents sur « La Constitution et la mission de l'Église » et « La Communion et la communication entre les Églises pendant les premiers cinq siècles ». Nous travaillons maintenant sur le thème des sacrements, surtout ceux de l'initiation chrétienne. Ce sujet est important et délicat, parce qu'il faut arriver à la reconnaissance mutuelle du baptême, surtout entre l'Église copte orthodoxe et l'Église catholique. Mais je suis convaincu que la visite du Saint Père François en Égypte en avril 2017 a aidé beaucoup dans cette direction.

Avec l'Église assyrienne de l'Est qui n'appartient pas à la famille des Églises orthodoxes orientales, nous avons un dialogue particulier et nous sommes en train de terminer un grand document sur les sacrements.

Avec les Églises orthodoxes nous étudions déjà depuis longtemps la primauté de l'évêque de Rome en lien avec la synodalité. Un grand pas a été franchi avec le document de Ravenne en 2007, dans lequel on a pu déclarer que l'Église a besoin d'une primauté au niveau local, régional et universel. À Chieti en septembre 2016, il a été possible de faire un pas supplémentaire dans la recherche œcuménique pour dessiner les contours possibles du ministère pétrinien de l'évêque de Rome dans l'unité future de l'Église entre Est et Ouest.

Les conversations avec les Vieux-Catholiques visent à déployer la relation entre l'Église locale et universelle et le rôle du ministère pétrinien et les dogmes mariaux de l'Église catholique romaine.

Dans les dialogues avec les Églises et les communautés ecclésiales issues de la Réforme, les chantiers sont nombreux. Dans le dialogue avec les Anglicans, nous réfléchissons à l'Église comme communauté locale et universelle. La commission luthérienne-catholique pour l'unité traite les conséquences ecclésiologiques de la reconnaissance du baptême. Et pour la commémoration commune de la Réforme, la commission a publié le document important *Du conflit à la Communion*. Pour la continuation du dialogue avec les Luthériens, j'ai proposé de préparer un document de consensus sur l'Église, l'eucharistie et le ministère. Avec satisfaction, je constate que le dialogue œcuménique aux États-Unis a déjà produit un texte de grande qualité : *Declaration on the way: church, ministry and eucharist*. Le dialogue avec l'Alliance réformée mondiale se concentre sur le thème de la justification et la sacramentalité : la communauté chrétienne comme acteur et instrument de la justice. Le dialogue avec les Méthodistes est centré sur la vocation à la sainteté et la sanctification de la vie. Avec les Mennonites, nous avons initié une étude passionnante sur le grand thème du baptême et l'incorporation au Corps du Christ. Avec les Pentecôtistes, nous travaillons sur le thème 'la signification spirituelle et les implications pastorales des charismes dans l'Église'. Comme on peut le voir, dans l'œcuménisme nous ne sommes pas au chômage !

Je suis très reconnaissant de l'aide du Service national pour l'Unité

des Chrétiens de la Conférence des évêques de France pour tout ce qu'il fait dans les comités mixtes nationaux, se prolongeant dans les dialogues internationaux mentionnés ci-dessus.

Lorsque je suis devenu évêque de Bâle, j'ai choisi comme devise épiscopale *Ut sit in omnibus Christus primum tenens* : que le Christ ait en tout la primauté. Cette devise est importante aussi pour l'œcuménisme parce que beaucoup de difficultés œcuméniques découlent du fait que le Christ n'est pas toujours notre première préoccupation dans la recherche de l'unité des chrétiens. Mais le Christ doit être au centre de tout ! Si nous retrouvons l'unité avec le Christ, nous retrouverons aussi l'unité entre les chrétiens, l'unité dans le Corps du Christ.

Le pape Benoît XVI avait bien déclaré le 23 septembre 2011 à Erfurt, lors de sa visite dans l'église de l'ex couvent augustinien, que Martin Luther a cherché durant toute sa vie un Dieu miséricordieux et qu'il l'a trouvé dans le visage du Christ. La centralisation sur la question de Dieu et le christocentrisme étaient les préoccupations fondamentales de Luther, et elles doivent être aussi les grandes priorités de l'œcuménisme d'aujourd'hui.

En conclusion, je souhaite développer particulièrement un peu le rôle du pape au sein du mouvement œcuménique. Pour nous catholiques, l'unité de l'Église n'est pas possible sans le ministère pétrinien. Depuis le Concile Vatican II, tous les papes ont un cœur très ouvert à l'œcuménisme. Saint Jean XXIII a fait entrer l'Église dans le mouvement œcuménique d'une manière irréversible. Bienheureux Paul VI a

fait des pas importants et de grands gestes surtout envers les Orthodoxes et les Anglicans. Saint Jean-Paul II était un grand œcuméniste. L'œcuménisme des martyrs, dans lequel nous sommes déjà un, avait une grande place dans son cœur. Pape Benoît XVI avait une grande connaissance de la tradition orthodoxe et bien sûr de la réalité des Églises issues de la Réforme. Pour le pape François, les rencontres personnelles, la collaboration, le témoignage et la prière commune entre les Églises différentes sont très importants. Beaucoup de représentants des autres Églises veulent venir à Rome pour rencontrer le pape. C'est pourquoi les papes exercent déjà une sorte de primauté œcuménique, si je puis m'exprimer ainsi. Pour nous catholiques, le ministère pétrinien est un grand cadeau du Seigneur pour l'Église et nous ne voulons pas le retenir seulement pour notre Église, mais l'offrir au christianisme entier.

Je suis convaincu que le dialogue œcuménique peut aussi aider à développer le dialogue interreligieux dans la rigueur de la charité et de la vérité. Dans cet esprit, il faudra aussi approfondir le dialogue entre incroyants et agnostiques et religieux. Nous sommes tous des pèlerins de la vérité !

Propos recueilli par
le père Emmanuel GOUGAUD
à Rome le 26 juin 2017

-
- 1 La revue *Documents Épiscopats* (n° 12 - 2016) reproduit l'ensemble de la conférence.
 - 2 Cf. *Unité des Chrétiens* n° 186, avril 2017, p. 32.
 - 3 Cf. « La Communion mondiale d'Églises réformées rejoint la déclaration commune sur la justification », p. 35.

Jalons sur la route de l'unité

Juin, juillet, août 2017

29 mai – 2 juin 2017 / Allemagne

Le patriarche Bartholomée se rend en Allemagne pour les 500 ans de la Réforme.



Le patriarche Bartholomée a présenté au doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université du Tübingen, le professeur Michael Tilly, une édition fac-similé de l'Ancien Testament en grec, en présence notamment du président du Conseil de l'Église protestante d'Allemagne Heinrich Bedford-Strohm (à droite).

Le patriarche œcuménique Bartholomée, s'est rendu en Allemagne du 29 mai au 2 juin 2017, sur l'invitation de l'évêque Heinrich Bedford-Strohm, président du Conseil de l'Église protestante d'Allemagne (EKD), à l'occasion du cinquantième centenaire de la Réforme.

Un doctorat *honoris causa* de la Faculté de théologie protestante de Tübingen lui a été conféré le 30 mai. Le doyen de la Faculté, le professeur Michael Tilly, a insisté, dans son allocution, sur l'engagement pour la paix, la liberté et la justice sociale, ainsi que sur le rôle du patriarche œcuménique dans la poursuite du dialogue protestant-orthodoxe, sans oublier, sa constante préoccupation en faveur de la préservation de l'environnement.

Qualifiant l'université du Tübingen de « symbole de l'esprit de dialogue », le hiérarque orthodoxe a rappelé le rôle important que ses professeurs avaient joué déjà dans les années 1573-1581 lorsqu'avec le patriarche Jérémie II Tranos, ils avaient

posé les jalons « sur lesquels nous pouvons construire aujourd'hui » le dialogue protestant-orthodoxe. En faisant écho de l'intérêt grandissant des théologiens orthodoxes à l'égard de Martin Luther et en particulier de sa compréhension de la liberté humaine, le patriarche a souhaité à ses hôtes un anniversaire « béni » de la Réforme. Il a, par ailleurs, donné une conférence le 2 juin à l'invitation de la fondation Konrad Adenauer à Berlin sur l'orthodoxie et les droits de l'homme. (d'après patriarchate.org, elk-wue.de et ecupatria.org)

3 juin 2017 / Rome

Les 50 ans du Renouveau charismatique catholique et l'œcuménisme.

Cinq jours de festivités ont réuni, dans la Ville éternelle, plus de 50 000 chrétiens, essentiellement catholiques, mais également représentants du monde évangélique et pentecôtiste. Ils ont célébré le jubilé d'or du Renouveau charismatique catholique. Réunions, colloques, ateliers, célébrations, messe pontificale de la Pentecôte, mais aussi une célébration œcuménique le 3 juin 2017, à la veille de la descente du Saint-Esprit, ont rassemblé les disciples du Ressuscité, venus de 120 pays. « Je suis surpris que nous soyons arrivés à ce point de l'Histoire. Il s'agit d'un véritable *kairos* de Dieu », a déclaré le pasteur évangélique Giovanni Traettino¹. L'œcuménisme, selon lui, est « notre maison (*oikos*) [...] remplie du Saint-Esprit ». Il « n'a pas seule-

ment pour vocation de susciter un réveil, mais aussi de réconcilier les chrétiens ».

Pour le pasteur pentecôtiste français Éric Célérier, présent également à l'événement, « un mouvement nouveau », transcendant « les étiquettes », « est en train d'émerger », car, a-t-il insisté, « l'unité, ce sont des gens qui ont un même esprit [et] un même cœur ». (d'après ccrgoldenjubilée2017 et *La Croix*)



La célébration œcuménique au Circo Massimo, le 3 juin 2017.

16 juin 2017 / Paris

Dialogue entre orthodoxes et orthodoxes orientaux.

Le 16 juin 2017, une soirée, animée par Christine Chaillot, fondatrice de l'association Dialogue entre orthodoxes et orthodoxes orientaux² et auteur de nombreuses études³ sur le sujet, a eu lieu dans les locaux de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. Un aperçu du dialogue entre les deux familles d'Églises a été présenté en présence de Monseigneur Jean de Charioupolis, archevêque de

1 Il avait rencontré le 28 juillet 2014 à Caserte (Italie) le pape François, qu'il avait connu à Buenos Aires (cf. *Unité des Chrétiens* n°176, octobre 2014, p. 38).

2 Cf. *Unité des Chrétiens* n°174, avril 2014, p. 30

3 Dont *Vie et spiritualité des Églises orthodoxes orientales*, Paris, Cerf, 2011 ; *Les coptes d'Égypte : discriminations et persécutions, 1970-2011*, Paris, L'Harmattan, 2013 ; *Towards unity: the theological dialogue between the Orthodox Church and the Oriental Orthodox Churches*, Genève, Inter-orthodox dialogue, 1998.

l'Exarchat des églises orthodoxes de tradition russe en Europe occiden-



Christine Chaillot, Mgr Jean, père Joseph-Stefanos et père Yakoub Aydin à l'issue de la rencontre.

tale (Patriarcat de Constantinople), du père Yakoub Aydin de la paroisse syriaque-orthodoxe de Montfermeil, du père Joseph-Stefanos de la paroisse copte-orthodoxe de Nogent-sur-Marne et d'un auditoire œcuménique. Commencé de manière informelle en 1964, le dialogue bilatéral entre les Églises orthodoxes et orthodoxes orientales (arménienne, copte, éthiopienne et syriaque) a débuté officiellement en 1985. L'unité avait été brisée lors du concile de Chalcédoine en 451 : la nouvelle formulation christologique (en « deux natures » pour parler de la divinité et de l'humanité du Christ) n'avait pas alors été acceptée par les Églises orthodoxes orientales, surnommées ensuite « monophysites ». Rappelant que la base du dialogue est l'écoute mutuelle, Madame Chaillot, a pointé du doigt l'absurdité de cette appellation, car non seulement ces Églises refusent systématiquement l'enseignement d'Eutychès (V^e s.), le père du monophysisme, mais aussi confessent la pleine humanité et la pleine divinité du Verbe incarné, sans mélange et sans séparation. En outre, l'oratrice a présenté son dernier livre⁴, recueillant des contri-

4 *The Dialogue between the Eastern Orthodox and Oriental Orthodox Churches*, Volos, Volos Academy Publications, 2016.

butions de théologiens de renom, en faveur de cette position, parmi lesquels le catholicos Aram I^{er} de Cilicie, le métropolite Emmanuel (Adamakis), le métropolite Hilarion (Alfeyev), le père Andrew Louth. Le livre est préfacé par le patriarche œcuménique Bartholomée.

L'importance du dialogue pratique et de la solidarité indispensable à l'égard de ces Églises - dont l'existence au Moyen-Orient vacille entre « la vie et la mort » - a été également soulignée. La rencontre, s'est achevée par la récitation du « Notre Père » en syriaque, copte, arménien et français.

26-29 juin 2017 / Paris

64^e Semaine d'études liturgiques.



La soixante-quatrième Semaine d'études liturgiques s'est tenue dans les locaux de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge de Paris du 26 au 29 juin 2017 sous l'intitulé « Liturgie et religiosité ». Une soixantaine de participants de différentes confessions chrétiennes venus de plus de dix pays, d'Europe, mais aussi d'Afrique, du Proche-Orient et d'Asie ont exploré le thème du colloque annuel en trente exposés, repartis en douze sections thématiques et traduits simultanément en anglais et en français. En outre, le rendez-vous œcuménique et scientifique comprenait également les vêpres en l'église Saint-Serge, célébrées par le doyen nouvellement réélu, l'archiprêtre

Nicolas Cernokrak⁵, une présentation des Actes des précédents colloques⁶, une excursion au Musée du Louvre à la découverte d'une église copte du quatrième siècle, ainsi que la visite de l'Oratoire du Louvre. Le cinquième centenaire de la Réforme a été signifié également par deux exposés traitant de la question des indulgences en lien avec celui de la religiosité.

La prochaine Semaine d'études liturgiques, ayant pour titre « Le corps humain dans la liturgie », aura lieu du 2 au 5 juillet 2018 dans les locaux de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. (d'après *saint-serge.net*)

27 juin 2017 / Paris

Face à l'élargissement de la PMA des Églises réagissent.

« La majorité des membres » du Comité consultatif national d'éthique [CCNE] s'est dite favorable, dans un avis du 27 juin 2017, à l'ouverture de la procréation médicalement assistée [PMA] « aux couples femmes et aux femmes seules ». La Conférence des évêques de France a souligné « l'absence même de consensus au sien du CCNE », attestant qu'« un large dialogue », en vue de la révision des lois de bioéthique prévue en 2018, est encore nécessaire « avant toute mesure législative ». Le communiqué, publié le 28 juin 2017, pointe plusieurs problèmes soulevés par la décision, dont notamment :

5 Le Conseil des enseignants, sous la présidence de l'archevêque Jean de Charioupolis, a réélu à l'unanimité, au cours de la réunion du 12 juin 2017 le père Cernokrak doyen de l'Institut pour les trois prochaines années académiques (2017-2020).
6 L'ensemble des communications fait l'objet d'une publication. Le titre du dernier est *Traditions recomposées : liturgie et doctrine en harmonie ou tension* LOSSKY, A. / SEKULOVSKI, G. (éd.) Münster, Aschendorff Verlag, 2017.

« l'organisation d'une filiation sans père ; l'instrumentalisation de l'enfant pour soulager une souffrance ; le rôle de la médecine qui en viendrait à répondre à toute demande sociétale » avant de souligner que « l'ouverture de la PMA, pour des raisons autres que pathologiques » pourrait aboutir, « au nom de l'égalité entre les hommes et les femmes », à la légalisation de la gestion pour autrui [GPA], pourtant décriée par le même avis du CCNE.

Le président de la Commission d'éthique protestante évangélique, le pasteur Luc Olekhnovitch, se demandait pourquoi l'avis, tout en reconnaissant que les études sur des enfants élevés par des couples homosexuels sont insuffisantes ou biaisées, au lieu de s'abstenir, « par principe de précaution », autorise de telles pratiques en les mettant d'emblée « sous conditions », sans pour autant les préciser.

Dans un document intitulé : « en marche vers une procréation mercantilement assistée », le Comité protestant évangélique pour la dignité humaine a recommandé « au gouvernement et aux nouveaux parlementaires de ne pas s'engager plus avant dans cette voie », qui ramène « l'humanité vers des rivages qu'elle prétendait avoir quittés : la marchandisation de l'être humain [...] trop encline à apporter de l'eau au

moulin des promesses électorales ». Si ces dernières sont « le reflet de la volonté de certains », elles « ne sauraient être considérées comme l'intérêt de tous et en particulier des enfants », stipule le texte, avant de rappeler que « l'enfant n'est pas un droit ». (d'après *ccne-ethique.fr*, *eglise.catholique.fr* et *cpdh.org*)

3-10 juillet 2017 / Strasbourg

Qu'est-ce que l'identité de la Réforme ?



Des participants au 51^e séminaire annuel de Centre d'études œcuménique à Strasbourg.

Quarante-cinq participants venus d'une quinzaine de pays pour représenter huit confessions chrétiennes se sont interrogés sur le sujet « Qu'est-ce que l'identité de la Réforme » lors du 51^e séminaire annuel du Centre d'études œcuménique à Strasbourg⁷, du 3 au 10 juillet 2017. Le colloque œcuménique a décliné la problématique en explorant dans un premier temps l'identité luthérienne et en présentant ensuite des regards œcuméniques sur les Églises marquées par la Réforme. Ainsi, Eva-Maria Faber, ancien recteur de la Haute école de théologie catholique de Coire (Suisse) a souligné le progrès accompli par le chemine-

ment œcuménique y compris dans le domaine de l'ecclésiologie. Le père Christos Filiotis, professeur à la Faculté de théologie de l'Université Aristote de Thessalonique (Grèce) a mis en exergue le rapport positif de la Réforme à la réflexion théologique orthodoxe, tout en ne passant pas sous silence le fait que le dialogue bilatéral ne fait que commencer et demeure difficile. La professeure anglicane Charlotte Methuen de l'Université de Glasgow a insisté, quant à elle, sur la dette, bien plus complexe qu'on ne le pense généralement, de sa tradition à l'égard de la Réforme.

Une visite de l'exposition « Le vent de la Réforme. Luther 1517 » à la bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg a complété le programme des journées œcuméniques, dédiées au cinquième centenaire de la Réforme. (d'après André Birmelé)

5 juillet 2017 / Wittenberg

La Communion mondiale d'Églises réformées rejoint la déclaration commune sur la justification.



© Anna Sigelkow / wrcr.ch

Le 5 juillet 2017, à Wittenberg, la Communion mondiale d'Églises réformées [CMER]⁸ s'est jointe officiellement à la Déclaration commune sur la doctrine de la justifi-



© lamanifpourtous.fr

⁷ Créé sur la décision de l'assemblée de la Fédération luthérienne mondiale de 1963 (Helsinki), il a célébré le 22 avril 2015 ses cinquante ans (cf. *Unité des Chrétiens*, n° 179, juillet 2015, p. 35).

⁸ Regroupant 225 Églises protestantes, soit environ 80 millions de chrétiens.

cation. Ce consensus œcuménique entre la Fédération luthérienne mondiale et l'Église catholique avait été initialement signé en 1999 ; par la suite, le Conseil méthodiste mondial y a adhéré en 2006, et la Déclaration commune est actuellement à l'étude par d'autres confessions chrétiennes mondiales. À cette occasion, le pape François et le patriarche œcuménique Bartholomée ont envoyé des messages. La CMER a esquissé les raisons de cette démarche, accomplie lors de son assemblée dans l'année commémorant le cinquantième centenaire de la Réforme, dans un « préambule » de la déclaration de 21 articles, explicitant notamment « la relation intrinsèque » entre justification et justice (§15-21). Un « Témoignage de Wittenberg », coécrit par la CMER et la Fédération luthérienne mondiale invitant les « Églises membres » des deux confessions, à « rendre [leur] unité plus visible » a été communiqué dans la journée, qualifiée d'« historique » par Jerry Pillay, président de la CMER. (d'après *wrcr.ch*, *oikoumene.org* et *protestants.org*)

5 juillet 2017 / Paris

Les premiers réfugiés « sauvés des eaux » sont arrivés par les couloirs humanitaires œcuméniques.

Seize réfugiés syriens et irakiens – quatre familles, trois enfants en

très bas âge et un adulte handicapé – ont évité le « voyage de la mort »⁹ à travers la Méditerranée en arrivant à Paris par avion, en provenance du Liban, grâce aux couloirs humanitaires créés en collaboration œcuménique entre la Communauté de Saint'Egidio¹⁰, la Fédération protestante de France, la Conférence des évêques de France, la Fédération de l'entraide protestante et le Secours catholique – Caritas France avec le soutien du ministère de l'Intérieur et du ministère des Affaires étrangères. Par un protocole signé à l'Élysée le 14 mars 2017, les organisations chrétiennes se sont engagées à fournir aux demandeurs d'asile, non seulement un hébergement et un accueil, mais aussi un accompagnement au processus d'intégration à travers notamment l'apprentissage de la langue française, la scolarisation des mineurs et l'accès aux professionnels de santé. Le projet entend, en l'espace de dix-huit mois, permettre à cinq cents personnes en « condition de vulnérabilité » – telles « les familles avec enfants, les femmes seules, les victimes de persécutions, tortures ou violences » ou encore les personnes « âgées, malades ou handicapées » – d'entrer en France, après avoir obtenu leurs visas auprès des consulats français.

Plusieurs responsables d'Églises et des représentants des organismes

chrétiens impliqués sont allés personnellement souhaiter la bienvenue aux migrants originaires d'Homs, ville syrienne aujourd'hui détruite, de Beyrouth et de Ninawa (Irak). Ainsi, le président de la Fédération protestante de France, le pasteur François Clavairolly, a fait part de la joie face à la découverte « des visages des frères et des sœurs » dévoilés par « l'histoire de la fraternité », « la seule [...] qui importe dans le monde ». Véronique Fayet, présidente du Secours catholique, a souligné, dans son allocution, l'importance du chantier œcuménique, soutenu par l'État, prouvant qu'« une immigration sûre et légale est possible », avant de rappeler : « nous n'oublions pas » les migrants du Moyen-Orient présents « sur le sol français », ni « vos ami(e)s et vos familles [...] resté(e)s en Syrie ». (d'après *protestants.org*, *eglise.catholique.fr* et Claire Rocher)

10-14 juillet 2017 / Angers

« Fidélité et innovation dans l'Église » : session annuelle des « Avents-Amitié ».



Célébration de la Sainte Cène au cours de la session.

L'association interconfessionnelle lancée en 2015 « Les Avents-Amitié entre chrétiens »¹¹ s'installe



Conférence de presse à l'arrivée des premiers réfugiés à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, Terminal 2 E.

9 Seulement en 2016, la Méditerranée a englouti la vie de plus de 5000 réfugiés.

10 En Italie, un projet pilote des *Coridoi umanitari* a été initié grâce à la collaboration œcuménique entre la Communauté de Saint'Egidio, la Fédération des Églises protestantes et la Table vaudoise, par un protocole signé en décembre 2015 avec les ministères de l'Intérieur et des Affaires étrangères offrant ainsi l'opportunité à 700 migrants fuyant la Syrie de bénéficier non seulement d'une voie d'accès sûre en Europe, mais aussi d'un programme complet d'intégration. Cf. *Unité des Chrétiens*, n° 182, avril 2016, p. 35.

11 Cf. *Unité des Chrétiens*, n° 181, janvier 2016, p. 35.

dans la durée. L'an dernier, la réforme de Luther, généralement mal connue en France, avait occupé l'essentiel de la session annuelle¹². La présente rencontre s'est déroulée à Angers du 10 au 14 juillet 2017. Avec pour thème « Fidélité et innovation dans l'Église », elle a prolongé la réflexion en direction d'autres réformes, protestantes et catholiques, tout en se penchant sur les réformes nécessaires aujourd'hui.

La partie historique a consisté en deux exposés du pasteur Roland Poupin sur la réforme de Zwingli puis sur celle de Calvin. Éric Boone, directeur du centre théologique de Poitiers, a parlé du concile de Trente et de la réforme catholique qu'il a opérée. Le travail biblique, guidé par Marianne Seckel, pasteur de La Rochelle et de l'île de Ré, a porté sur la réforme de Josias (2 Rois, 22 et 23) et sur Actes 15.

La réflexion sur les réformes à faire aujourd'hui dans les Églises a bénéficié de l'apport d'Isabelle Grellier, professeur de théologie pratique à l'université de Strasbourg. Elle a donné une conférence publique sur « La longue marche des Églises protestantes vers le ministère féminin ». Jean-Marie Ploux, prêtre de la Mission de France, a traité la question de la réforme comme appel à la conversion.

Les exposés et conférences¹³, bien que denses, n'ont constitué qu'une partie de l'activité. Les échanges d'idées ou d'informations entre participants (anglicans, catholiques, protestants), les célébrations communes, les moments de détente, ont eu leur place, et nourriront le

témoignage de tous dans leur Église respective. (d'après Francine Wild et *avents-unite-des-chrétiens.org*)

21 juillet 2017 / Istanbul

« La nuit du destin » dans la basilique Sainte-Sophie.

La Conférence des Églises européennes a publié un communiqué au lendemain de la prière musulmane dite dans la basilique Saint-Sophie à Istanbul à l'occasion de « la nuit du destin »¹⁴, en s'alarmant



Un muezzin appelle les musulmans à la prière depuis la basilique chrétienne en 2016.

que « l'un des plus grands lieux de culture et de religion de l'humanité », soit « utilisé à des fins politiques ». En effet, le président de la Direction des Affaires religieuses turques, Mehmet Görmez, a participé à la prière, retransmise en direct sur la chaîne de télévision de l'État turc TRT Diyanet. Cependant, la basilique chrétienne, érigée au VI^e siècle par l'empereur Justinien et transformée en mosquée, sous l'occupation ottomane, près de mille ans plus tard, bénéficie depuis 1934, en vertu d'un décret de Kemal Atatürk, du statut de musée, au sein

duquel les célébrations religieuses sont prosrites.

Ce *statu quo*, a été respecté jusqu'à l'année dernière, quand pour la première fois dans sa nouvelle histoire le Coran y a été récité par différents imams durant le mois de Ramadan. À cette occasion le patriarche œcuménique Bartholomée a déclaré : « nous respectons la plus grande fête de l'Islam. Nous respectons leur foi, mais nous demandons qu'on respecte la nôtre, ainsi que les lieux de prière de nos ancêtres ».

Par ailleurs, le 23 mai 2014, à la suite des déclarations de l'actuel président turc Recep Tayyip Erdoğan (Premier ministre à l'époque) au sujet de la reconversion de la cathédrale chrétienne en mosquée, le Conseil d'Églises chrétiennes en France a rappelé dans une lettre adressée à Mme Irina Bokova, directrice générale de l'UNESCO, sur la liste où le site figure depuis 1985, qu'il est « un musée ouvert à tous », appartenant à « l'héritage historique de l'humanité ». (d'après *ceceurope.org* et *unitedeschretiens.fr*)

22 août 2017 / Moscou

Rencontre entre le patriarche Cyrille et le cardinal Parolin.



Le patriarche Cyrille et le cardinal Parolin lors de la rencontre.

12 Cf. *Unité des Chrétiens*, n° 184, octobre 2016, p. 37.

13 Accessibles déjà en partie sur le site : *avents-unite-des-chretiens.org*.

14 Ayant lieu un jour impair, parmi les dix dernières nuits du mois de Ramadan, la nuit d'*Al-Qadr* est décrite dans la sourate 97 comme celle où le Coran fut révélé pour la première fois.

Le patriarche Cyrille de Moscou et de toute la Russie a reçu le cardinal Pietro Parolin, secrétaire d'État du Saint-Siège le 22 août 2017 à la résidence patriarcale et synodale du monastère Saint-Daniel à Moscou. Soulignant l'importance de cette première visite officielle d'un secrétaire d'État du Vatican en Russie, le patriarche a exprimé sa joie face au « développement des relations entre nos Églises », qui commence « une nouvelle étape », inaugurée par la rencontre historique avec le pape François à La Havane¹⁵. Évoquant la collaboration en faveur « de ceux qui souffrent du conflit en Syrie et dans d'autres pays du Proche-Orient », l'hiérarque orthodoxe a également mentionné la situation en Ukraine, tout en précisant que lorsque les gens sont en conflit « l'Église ne peut jouer aucun autre rôle qu'un rôle pacificateur ».

Transmettant les salutations du pape François à son « frère Cyrille », le cardinal Parolin, reçu également par le chef de la diplomatie russe Sergueï Lavrov et le président russe Vladimir Poutine, s'est dit « très heureux de voir » les fruits de la translation des reliques de saint Nicolas d'Italie en Russie du 21 mai au 28 juillet 2017, vénérées par plus de deux millions trois cents mille personnes. Cet événement a généré, selon lui, « une nouvelle atmosphère » dans les relations bilatérales des deux Églises. (d'après *mospat.ru* et *fr.radiovaticana.va*)

15 Une déclaration commune, indiquant plusieurs pistes de collaboration entre les deux Églises, a été signée à l'issue de la rencontre entre le pape François et le patriarche Cyrille du 12 février 2016 (cf. *Unité des Chrétiens* n°182, avril 2016, p. 5).

28-31 août 2017 / Pradines

Le Groupe des Dombes fête ses 80 ans.

Le Groupe des Dombes¹⁶ a fêté, lors de sa réunion annuelle du 28 au 31 août 2018, dans la communauté des bénédictines de Pradines, près de Roanne, les quatre-vingts ans de sa fondation. L'événement a été honoré par la présence de l'archevêque de Lyon ordinaire du lieu et de la



nouvelle présidente¹⁷ du Conseil national de l'Église protestante unie de France. Alors que le cardinal Philippe Barbarin s'adressait aux participants pour saluer « le témoignage de [leur] fidélité à votre mission, sur la durée, dans un esprit fraternel », la pasteur Emmanuelle Seyboldt comparait « la qualité de la conversation [qu'ils tissent] » à « une tapisserie sur laquelle les Églises » sont invitées à « broder leur tâche d'unité ».

Né durant l'été 1937, à l'issue d'une rencontre d'un prêtre lyonnais (Paul Couturier) et d'un pasteur suisse (Richard Bäuml), l'ensemble œcuménique, comprenant aujourd'hui quarante théologiens et pasteurs francophones catholiques et protestants, a produit plusieurs textes

importants pour le dialogue œcuménique¹⁸. Co-présidé par le prêtre catholique Jean-François Chiron et le pasteur luthérien Jacques-Noël Pérès, le Groupe a poursuivi, lors de la présente session, ses travaux sur la notion de « catholicité », comprise comme une « marque » essentielle de la globalité de l'Église du Christ et non simplement comme la dénomination d'une confession chrétienne

donnée. Les théologiens, ayant choisi comme méthode la conversion des chrétiens et leurs communautés à Dieu en vue de leur réconciliation mutuelle, entendent terminer le présent chantier en 2018 lors de leur prochaine rencontre. (d'après Michel Kubler et *groupedesdombes.org*)

Ivan KARAGEORGIEV

18 Le dernier ouvrage publié par le Groupe des Dombes est un commentaire œcuménique du Notre Père *Vous donc priez ainsi* (Bayard 2011). Ses parutions précédentes portaient notamment sur Marie, ou encore sur l'autorité dans l'Église. L'ensemble des documents produit par le Groupe de 1956 à 2005 a été réédité en un volume unique *Communions et conversion des Églises* (Bayard 2014).

Erratum

Unité des Chrétiens n° 187, juillet 2017, p. 20 : signature de l'article lire « Communauté de Taullignan » et non « Communauté de Pomeyrol ».

16 Le Groupe a repris le nom d'une ancienne abbaye cistercienne dans l'Ain, qui l'a longtemps accueilli.

17 Cf. *Unité des Chrétiens* n°187, juillet 2017, pp. 6-7.

Sainte-Foy-les-Lyon 21-22 novembre 2018

Colloque universitaire interconfessionnel

*Les ministères aujourd'hui :
nouveau contexte, nouveaux
débat, dans nos Églises et entre
nos Églises.*

Le colloque, organisé par la Faculté de théologie de Lyon et le Centre Unité Chrétienne au Domaine Lyon Saint-Joseph, s'inscrit dans le cadre de la rencontre nationale des délégués à l'œcuménisme. La première journée permettra d'étudier l'évolution des ministères et de leur exercice dans les Églises, alors que la deuxième présentera des regards croisés sur des liturgies d'ordination ou de reconnaissance de ministères tout en examinant des documents œcuméniques publiés sur le sujet. Ouvert à tous, il s'adresse en particulier aux étudiants

en théologie ainsi qu'aux groupes œcuméniques.

Renseignements et inscriptions :
Anne-Noëlle Clément –
Unité Chrétienne
7 place Saint-Irénée
69005 Lyon
Tél : 04 78 42 11 67
colloque@unitechretienne.org

Cénacle de Tigery 7-10 décembre 2017

Délivrance, accueillir la liberté en Christ

*« C'est pour que nous soyons
libres que le Christ nous a
libérés » (Ga 5,1)*

Organisé sous la houlette de la communauté de Chemin Neuf le colloque s'interrogera sur la prière de délivrance, remise en lumière par le Renouveau charismatique. Qu'entend-on par délivrance ? S'agit-il d'une des actualisations possibles du message du Salut ? Qui est concerné par ce ministère ? Peut-on se passer de

la délivrance dans l'Église aujourd'hui ? Des questions auxquelles les intervenants de différentes Églises offriront des réponses tout en évaluant les pratiques, en vue d'une pastorale ajustée.

Renseignements et inscription :
chemin-neuf.fr

Bâle 28 décembre 2017 – 1^{er} janvier 2018

40^e Rencontre européenne

La 40^e rencontre européenne des jeunes, organisée par la communauté de Taizé, aura lieu dans la ville suisse de Bâle, située près de la frontière avec la France et l'Allemagne. Aussi ce rendez-vous entend mobiliser les trois pays dans la nouvelle étape du « pèlerinage de confiance sur la terre ».

Renseignements et inscription :
www.taize.fr

Paris 13, 14, 15 avril 2018

ISÉO – Colloque des facultés

*Nouveaux territoires de l'œcu-
ménisme : déplacements depuis
50 ans et appels pour l'avenir.*

Le colloque 2018 de l'ISÉO s'interrogera, sur les déplacements effectués par le mouvement œcuménique au cours des cinquante dernières années. Les nouveaux défis et freins du dialogue œcuménique seront également examinés en vue de son avenir, inconcevable, sans la prise en compte de ces derniers.

Renseignements et inscription :
ISÉO
Tél : 01 44 39 52 56
iseo.theologicum@icp.fr
www.icp.fr/iseo



ABONNEMENT POUR UN AN (4 NUMÉROS)

France et Union européenne : 28 € ; Autres pays : 32 €

✓ Abonnez-vous sur internet :

revue-unitedeschretiens.fr (règlement sécurisé par carte bancaire)

OU

✓ Abonnez-vous par courrier :

Envoyez le bulletin ci-dessous, accompagné de votre règlement, à :
[Unité des Chrétiens - abonnements – 58 avenue de Breteuil – F-75007 Paris](#)

Bulletin d'abonnement à *Unité des Chrétiens*

☐ Madame ☐ Soeur ☐ Monsieur ☐ Pasteur ☐ Père ☐ Diacre

Prénom : Nom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : Téléphone :

Adresse électronique :@.....

*C*omportez-vous en hommes libres,
sans utiliser la liberté comme
un voile pour votre méchanceté,
mais agissez en serviteurs de Dieu.

1 P 2,16